

LA NOUVELLE **RELÈVE**

Directeurs : Robert Charbonneau et Paul Beaulieu

GEORGES BERNANOS

Le Mystère Weygand

AUGUSTO J. DURELLI

GABRIEL-M. LUSSIER

COMTE SFORZA

DANIEL-ROPS

BERTHELOT BRUNET

AUGUSTE VIATTE

Chroniques

Les livres : Témoignage sur la situation actuelle en France

— Un ancien contaît — La bienheureuse Anna-Maria Taïgi

— Je vais être mère — Notes.



juin

no 9

25 cents

MONTREAL

1942

LA NOUVELLE RELÈVE

Fondée en 1934

Directeurs : Robert Charbonneau
Paul Beaulieu

Rédacteur en chef : Claude Hurtubise

Sommaire

GEORGES BERNANOS	Le mystère Weygand	513
AUGUSTO-J. DURELLI	Libération de la liberté (II)	516
COMTE SFORZA	Le fascisme et l'Eglise catholique	527
BERTHELOT BRUNET	Un sceptique à l'église	534
GABRIEL-M. LUSSIER	Le risque chrétien (II)	541
AUGUSTE VIATTE	La faillite du "nouvel ordre européen"	552
DANIEL-ROPS	Jeunesse féminine en zone occupée	559

CHRONIQUES

Les livres

PIERRE BOURGET : **Témoignage sur la situation actuelle en France** par un dirigeant français d'action catholique. Préface de Jacques Maritain. — JEAN RACETTE : **Un ancien contait**, par Damase Potvin. — Z.-G. VALIQUETTE : **La bienheureuse Anna-Maria Taigi**. — JACQUELINE MABIT : **Je vais être mère**, par le Dr Jacques Fortier.

•

L'abonnement à 10 numéros : Canada, \$ 2.00; étranger, \$ 2.25. Payable par mandat ou chèque au pair à Montréal, négociable sans frais.
340, avenue Kensington, Westmount, Montréal.

Juin 1942

Numéro 9

LA NOUVELLE RELEVÉ

LE MYSTÈRE WEYGAND

La presse anglo-américaine feint de voir dans la retraite du général Weygand une sorte de coup de théâtre. Sans doute, espère-t-elle cacher ainsi au public universel, le ridicule de ses espérances et l'amertume de sa déception. Mais la retraite du général Weygand n'est nullement un coup de théâtre, c'est le plus simple, le plus logique, le plus vulgaire des dénouements. L'ancien chef d'Etat-Major vient d'achever sa tâche, voilà tout. S'il s'en va c'est qu'on n'a plus besoin de lui. On l'a maintenu en place aussi longtemps qu'il a été nécessaire, aussi longtemps que sa présence justifiait les naïfs et les rassurants slogans de la presse anglo-américaine. Chaque fois qu'un nouvel abandon de Vichy, un nouveau resserrement de la collaboration risquait de troubler la sécurité des imbéciles, ceux qui l'exploitent pour en vivre, annonçaient aussitôt, dans un style sybillin que « les rapports de Weygand avec Vichy se trouvaient de nouveau tendus », et les imbéciles s'en allaient tranquilisés. Or, quiconque veut bien se donner la peine de réfléchir un moment comprend très bien que les événements ont pris depuis quelques semaines, en Afrique du Nord, un caractère tel que le fameux « Mystère Weygand » risquait d'être définitivement éclairci : le « Mystère Weygand » serait rapidement devenu le « Scandale Weygand », et M. Hitler ne veut pas de scandale. Le général Weygand n'en veut pas non plus. « Mon cher Maréchal, aura-t-il

dit sans doute à Pétain, je n'ai jamais pu servir la politique de collaboration qu'en ayant l'air de m'y opposer. Si je m'y ralliais ouvertement, tout ce travail serait perdu, et les imbéciles déçus deviendraient probablement furieux. En allant greffer des roses dans ma somptueuse villa d'Antibes, je ne vous prive d'ailleurs pas de mes services. On ne dira plus : « que fait Weygand », on dira « que pense Weygand » et un grand nombre de consciences constatant chaque fois que je me tais, concluront que je ne pense rien, et se rendormiront rassurées.

Voyez-vous, mon cher Maréchal, à chacun son rôle, celui d'un ancien collaborateur de Foch ne peut-être celui de Darlan. Il y a malheureusement des convenances auxquelles je ne puis manquer : n'oubliez pas que j'ai l'honneur d'appartenir comme vous à l'Académie Française ».

Il n'y a pas de « Mystère Weygand ». Il n'y a pas de « Mystère Pétain ». Il n'y a pas même de drame Weygand ou Pétain. Toute véritable tragédie humaine prend sa source dans un conflit de devoirs, et ces gens-là sont toujours d'accord avec eux-mêmes, c'est-à-dire avec ce qu'ils désignent sous le nom de convenances — puisque les convenances, c'est précisément ce qui leur convient. Le code des convenances est le Code des « choses qui ne se font pas » et Weygand vient de découvrir, fort justement d'ailleurs, qu'un simple général ne peut se permettre certaines initiatives seulement acceptables d'un maréchal de France, que l'ancien subalterne de Foch, qui doit toute sa carrière au génie de Foch, à la victoire de Foch, ne saurait ouvrir lui-même l'Afrique du Nord à l'Allemagne sans commettre une faute de tact. C'est tout. Car le Code des convenances démontre bien que le geste serait déplacé, mais il reste absolument muet sur l'acte lui-même, il est absolument indifférent au Code des Convenances que l'Afrique du Nord soit à l'Allemagne ou non... Oh ! sans doute, on dira que j'exagère en prétendant insinuer que le général Weygand est lui-même indifférent au sort de l'Afrique. Il n'est pas indifférent, il déplore la perte de l'Afrique, il en portera le deuil aussi longtemps que les convenances l'exigeront,

mais il laisse volontiers à son supérieur en grade le soin de décider en cette affaire et la décision une fois prise, elle devra être exécutée dans la décence et dans la dignité, c'est-à-dire qu'on empêchera par tous les moyens la canaille de manifester dans la rue. Car le plus grand malheur serait que la France fût sauvée par la canaille, portant ainsi gravement atteinte au prestige des élites universelles, des classes dirigeantes, des Weygands passés, présents ou à venir, noirs, blancs, rouges ou jaunes.

Lorsqu'il y a dix ans, je me permettais de formuler le même jugement, sur la même espèce d'hommes, ceux qui me faisaient l'honneur de m'approuver, n'en souriaient pas moins amicalement de mes paradoxes. Ce n'était nullement des paradoxes. La crise sociale universelle n'est que le signe d'une crise beaucoup plus profonde, d'un caractère non pas social, mais spirituel. La Société moderne est ausssi attachée à la Lettre, ausssi vide d'Esprit que l'était l'ancienne Synagogue, et elle subira le même sort.

GEORGES BERNANOS
Barbacena, Brésil

(Tous droits réservés)

LIBÉRATION DE LA LIBERTÉ ¹

II. — LA DÉMOCRATIE PERSONNALISTE

5. — L'attitude de la démocratie libérale nous apparaît donc comme absurde. Mais nous verrons qu'elle ne l'est pas tellement, en réalité, si nous remarquons qu'elle se base sur un principe philosophique profond. Le libéralisme croit en la bonté naturelle de l'homme. Si l'homme est en lui-même, naturellement, bon, comment est-il possible que la majorité des hommes, librement, puisse faire quelque chose de mal, puisse commettre par exemple cette absurdité de demander la suppression de la liberté ? Étant donnée la philosophie libérale cette possibilité ne peut pas exister. C'est un contresens.

Mais le fait existe.

L'attitude libérale est moins absurde que le principe philosophique sur lequel elle se base.

Si pendant un siècle on a pu discuter de la possibilité de cette absurdité du suicide de la démocratie libérale, aujourd'hui il n'y a plus de matière de discussion puisque le fait s'est réalisé. Il s'agit d'un fait physique qui n'admet pas de discussions et qui exige d'être reconnu dans son existence. Il y a des majorités qui, pour une cause ou une autre désirent à certains moments se libérer de la liberté.

Le XX^e siècle a prouvé, d'une façon empirique, que le principe fondamental du libéralisme est faux.

L'homme n'est pas naturellement bon, au moins au sens que le croyait le libéralisme. L'homme, serait-il naturellement mauvais comme l'admet implicitement le totalitarisme ? Parce que le totalitarisme est pessimiste, là où le libéralisme est optimiste, et qu'il croit que ce ne sera que par la force que l'homme deviendra bon.

(1) La première partie de cet article est parue dans le numéro 8, mai 1942, de LA NOUVELLE RELÈVE.

Il y a encore la solution du paternalisme (qui éveille les espoirs de nombreux catholiques modernes). L'homme n'est pas essentiellement méchant mais l'Etat, ou les corporations, ou une bonne élite (à laquelle ces catholiques appartiennent évidemment) doivent être responsables pour les hommes. Ainsi le patron de l'usine, doit traiter ses ouvriers comme un bon tuteur traite ses pupilles, ou comme un père traite ses enfants.

Le libéralisme conduit au suicide. Le nationalisme et le communisme à l'assassinat de l'homme. Le paternalisme enfin nous laisse malades d'infantilisme.

6. — Je ne vois pas d'autre solution que la solution personnaliste. La philosophie personnaliste a vraiment saisi la réalité de la nature humaine. C'est la seule explication philosophique qui peut aujourd'hui servir de base à un système politique qui ne soit pas une tyrannie (ouverte ou dissimulée) et qui ne mène pas au suicide.

L'homme n'est pas naturellement et intrinsèquement bon ; il n'est pas naturellement et intrinsèquement mauvais non plus. Il y a en l'homme l'ange et la bête essentiellement mêlés. Il existe la possibilité de la sainteté et la possibilité du mal. Dans les philosophies personnalistes on parle de l'"individu" et de la "personne" et de la tension permanente qui existe entre eux.

Tout le secret de l'humanisation intégrale de l'homme, c'est-à-dire, du développement de sa vie de personne, est dans l'exercice de sa liberté. Le développement de la vie de personne a *besoin* de la liberté précisément parce que la dernière réalité de la personne est amour et liberté.

Il existe donc une différence fondamentale entre une philosophie personnaliste et une philosophie libérale. Pour la philosophie personnaliste il existe un principe solide. La valeur de la personne humaine est un absolu. Nous, les chrétiens, nous pouvons même ajouter que l'homme est le seul être qui a été créé semblable à Dieu, le seul être qui a été racheté par le fils de Dieu, le seul être immortel, et par conséquent le seul être dont la vie et la destinée sont

vraiment importantes. La nation, la patrie, la race, le sang, la classe ou le parti, tout cela ne signifie rien en face de ce monde de la personne. Ils n'existent que pour la personne. Ils n'ont d'autre raison d'existence que de servir à des personnes humaines.

Et la vie de personne est une vie de liberté. La liberté, indispensable à la vie de personne, ne peut être supprimée même si les majorités le veulent, *même si les majorités votent librement pour la supprimer*, parce que la liberté de la personne est au-dessus et en dehors des voix des majorités. Le principe fondamental d'une constitution personnaliste ne peut pas être changé en plébiscite. La "libération de la liberté" signifie la mort de la personne et la cité personnaliste devra maintenir la possibilité de l'exercice de la liberté, même au cas où une majorité, librement, voudrait se libérer d'elle. Il ne s'agit plus de forcer quelqu'un d'être libre comme disait Rousseau. Il s'agit d'obliger ceux qui ne veulent plus être libres de permettre aux autres la possibilité de vivre en hommes libres.

7. — La suppression par la force de la propagande nationaliste et communiste est impossible en régime strictement libéral. Dans la même mesure où l'on persécute cette propagande, l'on trahit la philosophie libérale. Par contre l'emploi de la force pour empêcher la propagande nationaliste et communiste a une assise doctrinaire solide en régime de démocratie personnaliste. La personne est liberté, et la fin première d'une société personnaliste est de sauvegarder cette liberté et d'aider à son développement. Aucune doctrine propageant des idées pour la suppression de la liberté, n'aura liberté d'expression dans la cité personnaliste. L'institution dont la fonction sera de sauvegarder les droits de la personne empêchera par la force si c'est nécessaire la propagande nationaliste, la propagande communiste, et toute propagande d'idées qui conduisent à la suppression des libertés personnelles.

Le mythe voulant que la vérité absolue n'existe pas est mort. Le mythe voulant que chacun ait sa vérité et que

la vérité véritable soit celle qui reçoit le plus grand nombre de voix, est mort. Le XX^e siècle l'a tué. Parce que le XX^e siècle a prouvé empiriquement que l'homme n'est pas naturellement bon et qu'il peut être corrompu par des propagandes antihumaines, par les propagandes contre les libertés mêmes de l'homme. Le XX^e siècle a prouvé qu'au fond de l'âme de cet homme que l'on croyait "bon", il y a des mauvaises tendances, il y a même des tendances malades au suicide, à la suppression de la propre vie d'homme, des tendances à se libérer de la liberté.

O contresens ! La société libérale empêche par la force le suicide physique. Si un homme se jette dans le fleuve, on le sauve malgré lui. La société libérale arrive même à interdire le trafic des drogues. On n'a pas le droit de propager des moyens qui corrompent le corps. Mais toutes les portes sont ouvertes pour corrompre l'esprit ! Le libéralisme couvre avec pudeur sa face devant le suicide physique, mais il laisse tuer les libertés essentielles de la vie de l'esprit. Le libéralisme au nom de dogmes absurdes laisse assassiner la vie de personne. C'est vrai qu'apparemment l'homme continue à vivre, mais les singes dans les cages des jardins zoologiques, mangent eux aussi ; ils dorment, et se reproduisent ; eux aussi ils vivent... mais ils sont des singes et ne vivent pas d'une vie de personne.

La cité personnaliste doit permettre à chaque homme de réaliser sa vie d'homme, c'est-à-dire de chercher librement la vérité et de la réaliser librement en lui-même.

Le nationaliste et le communiste peuvent prétendre, de bonne foi, que pour eux, chercher et réaliser la vérité, signifie propager des idées qui conduisent à la perte de la liberté des autres. Mais pour la philosophie personnaliste la vérité est la vérité et l'erreur est l'erreur, et dans le meilleur des cas la bonne volonté ne peut pas remplacer la vérité. Et personne ne peut prétendre développer sa vie de personne en supprimant la liberté des autres.

Nous savons que la liberté est puissante. Le seul fait de la montrer est souvent l'occasion de conversions. Mais nous savons aussi que la volonté de la saisir est nécessaire.

Et nous savons que le mensonge aussi, trouve des résonances dans le cœur de l'homme. La vie de la personne a besoin de la libre recherche de la vérité, mais elle n'a pas besoin de l'impunité du mensonge offerte généreusement par le libéralisme. Dans la cité personnaliste il ne peut pas y avoir de la liberté pour propager la tyrannie; il ne peut pas y avoir non plus de liberté pour propager le mensonge.

Il est évident que dire ceci, ou l'écrire, et l'appliquer à une société concrète d'êtres humains, sont deux choses différentes. Ce n'est pas étonnant. La politique n'est pas seulement une science, elle est aussi un art. L'application doit dépendre des circonstances de lieu et de temps. Mais les détails de la forme concrète de défense de la personne humaine ont moins d'importance ici que le fait de voir clairement que la personne doit être défendue, et que le libéralisme l'a laissée sans défense.

8. — Maritain a prévu l'unité "minimale" de la cité pluraliste, "son centre de formation et d'organisation étant situé dans la vie de la personne, non pas au niveau le plus élevé des intérêts supra-temporels de celle-ci, mais au niveau du plan temporel lui-même".¹

"Une cité terrestre qui, sans reconnaître de droit à l'hérésie elle-même, assure à l'hérétique ses libertés de citoyen (...) — non seulement parce qu'elle veut éviter la discorde civile, mais aussi parce qu'elle respecte et protège en lui la nature humaine et les réserves de forces spirituelles qui habitent l'univers des âmes (...), bref parce qu'un amour chrétien de la personne humaine lui fait préférer la miséricorde à la justice — favorise certes beaucoup moins qu'une cité moins patiente la vie spirituelle des personnes *du côté de l'objet de celle-ci*, (...) mais elle favorise davantage la vie spirituelle des personnes *du côté du sujet*, dont le privilège d'exterritorialité à l'égard du social-terrestre (...) est porté à un niveau plus élevé."²

(1) Humanisme Intégral, p. 185. Aubier.

(2) Du Régime Temporel et de la Liberté, p. 80. — Desclée.

Ce texte de Maritain constitue la base même de la cité chrétienne personnaliste et pluraliste. Il faut cependant prendre conscience du fait que ces principes exprimés par Maritain ne peuvent pas jouer dans la cité pluraliste si quelques-uns de ses membres les acceptent et que les autres les rejettent. Ceux des membres qui ne respectent pas "la nature humaine et les réserves de forces spirituelles" finiraient vite par établir un système totalitaire où la vie serait impossible à ceux des membres qui respectent cette nature et ces réserves. Le principe philosophique qui sert de base à la cité pluraliste doit avoir un caractère exclusif. La cité personnaliste ne peut pas accepter la propagande des doctrines qui travaillent contre ce principe de la liberté personnelle. La cité personnaliste sera intégrée par des catholiques, des protestants, des juifs, et des non-croyants, par des radicaux et des conservateurs; par des races différentes et des minorités nationales, mais la condition essentielle d'existence de cette cité est que tous soient d'accord sur le principe fondamental de respecter la liberté des autres. La formule politique de la cité libérale était : liberté pour tous. La formule politique de la cité personnaliste doit être : liberté pour tous ceux qui respectent la liberté.

La cité libérale en face du nationalisme n'a qu'à se suicider ou à se trahir. La défense de la cité personnaliste est dans la racine même de sa philosophie : la défense de la valeur absolue de la personne humaine.

III. — LIBERTÉ ET VÉRITÉ.

9. — L'objection que l'on fait à cette défense de la liberté de la personne est que le nationalisme en réalité ne supprime pas la liberté de l'homme parce que la plus importante liberté humaine, celle qui est essentielle, c'est la liberté intime, une liberté qu'on ne peut pas supprimer. Tout ce que le nationalisme peut faire est supprimer la liberté d'information et la liberté d'expression, mais il ne pourrait pas, même s'il le voulait, toucher le libre arbitre ou liberté intime. Les nationalistes ajoutent d'ailleurs très souvent que

ces libertés d'information et d'expression sont inutiles et nocives.

Il s'agit d'un véritable sophisme.

Il est impossible que la liberté intérieure se réalise, s'applique, ait une véritable existence de liberté vivante, sans la liberté d'information et sans la liberté d'expression. Et cela par le fait même que l'homme est composé d'un corps et d'un esprit, composé qu'il n'est pas possible de rompre sans tuer l'homme.

Certes, le dernier réduit de l'esprit est libre ! Mais il n'y a pas de liberté abstraite et totale en l'homme. L'homme est un esprit incarné. Ou bien il n'est pas un homme. La liberté de l'esprit de l'homme est une liberté incarnée ; une liberté qui a besoin de l'information pour se nourrir, et de l'expression pour se réaliser. Cela est vrai non seulement du plan intellectuel et moral, mais aussi du plan le plus élevé. Les mystiques ont eu besoin d'être enseignés au sujet de Dieu et la plupart d'entre eux ont pris la peine de nous communiquer leurs expériences. Les martyrs, qui d'ailleurs disposaient d'une liberté d'expression plus grande que celle dont on dispose dans les régimes nationalistes modernes, ont toujours conservé leur liberté intime, mais on les a tués. Va-t-on prétendre maintenant que le régime qui les a martyrisés était un régime « catholique » et défenseur de l'ordre et de la hiérarchie ?

Les scolastiques nous enseignent qu'il y a un certain dynamisme de la liberté. La liberté est un mouvement qui commence avec le libre arbitre (qui n'est qu'une liberté initiale) et qui se développe en une liberté d'adhésion et puis en liberté d'exultation et de contemplation.¹ Mais comment un homme pourrait-il avoir la véritable liberté de choisir le bien, puis d'adhérer à ce bien, et finalement de le contempler, si on ne lui donne pas tous les éléments nécessaires pour trouver ce bien, et si on ne présente à son élection que des possibilités qui sont toutes mauvaises et qui se cachent sous le nom du bien ? L'homme de bonne foi

(1) *Maritain Jacques*. — *Du Régime Temporel et de la Liberté*, p. 35. Desclée. — 1933.

peut adhérer au mal, peut même arriver à le contempler¹, mais cela ne transformera pas le mal en bien.

Dans les régimes nationalistes tout l'immense appareil de l'Etat et du parti (quelquefois de la religion aussi) déforme synchroniquement l'homme dans le même sens. La presse, les livres et les revues, la radio, l'école et l'université, le parti, les associations sportives, culturelles et artistiques, le cinéma, le théâtre, la musique et les chants, la propagande dans les rues, quelquefois même celle qui vient des chaires des églises, présentent à l'homme la même image du monde extérieur, lui demandent les mêmes choses, lui offrent la même solution.²

Est-il possible qu'un homme dans un monde pareil ait une idée propre, personnelle, qui puisse être différente de celle qu'on lui présente avec une telle unanimité ?

Le fait qu'un être ne puisse pas découvrir par lui-même la vérité, mais qu'on la lui donne déjà préparée, parfumée et à moitié digérée, est en soi-même quelque chose de monstrueux, d'antihumain. Mais comment qualifier cette même situation quand ce n'est pas la vérité mais le total mensonge que l'on présente ainsi à l'homme ?

Nous pouvons en trouver un exemple dans l'Allemagne et l'Italie contemporaines. Comment leurs habitants peuvent-ils juger librement et donner leur adhésion au bien, s'ils n'ont jamais eu l'occasion de le rencontrer ? Si depuis le jour de leur naissance jusqu'à leur mort on ne leur montre que le mal et le mensonge déguisés en bien et vérité ! Comment pourraient-ils savoir, par exemple, s'ils se font tuer aujourd'hui (et s'ils tuent) pour une cause juste ou injuste, si toute l'information dont ils disposent depuis des années n'est que mensonge ?

Et si par un miracle de la Providence ces hommes peuvent voir le bien et la justice, comment leur vie pourrait-elle être vraiment humaine si la société ne leur permet pas de transformer leur pensée en action ?

(1) C. F. Essai sur les Mentalités Contemporaines.

(2) C. F. El Nacionalismo frente al Cristianismo p. 172. Losada, Buenos Aires.

Il est vrai que le nationalisme ne saurait attaquer la liberté intime de l'homme, la liberté métaphysique. Mais le communisme non plus ne saurait y toucher. Néron avec toutes ses persécutions n'a pas réussi à toucher cette liberté, tout simplement parce que personne — même Dieu — ne peut toucher à notre liberté métaphysique. Mais entre le dernier réduit de la liberté ou libre arbitre, et le moment où nous choisissons, il y a un libre-arbitre appliqué qui est le début de la réalisation de la liberté. C'est le moment où le monde de la liberté touche le monde de la nature. Et à ce moment-là il est impossible de choisir librement, il est impossible d'être vraiment libre, il est impossible de réaliser la liberté, si on n'a pas l'information nécessaire. Et pour qu'il y ait des gens qui puissent s'informer il faut qu'il y ait d'autres gens qui puissent s'exprimer. C'est ici que la liberté d'information et la liberté d'expression (et toutes les libertés dérivées d'elles : d'association, de travail, de presse, etc.) se placent dans le mouvement ou la dialectique de la liberté.

L'attaque du nationalisme contre la liberté est une attaque au libre arbitre qui s'efforce de se réaliser.

10. — L'attaque du nationalisme contre les libertés est une attaque éminemment antihumaine.

On pourrait dire que la liberté est en l'homme le mouvement qui conduit de la possibilité à la réalisation. Le mouvement de la puissance à l'acte. Et la dialectique de la liberté n'est que la réalisation de l'homme.

L'homme qui refuse ses libertés, ou les sacrifie sur l'autel de la patrie, est un homme qui refuse d'être homme, un homme qui rejette sa réalisation comme homme. (Il n'est pas tellement paradoxal que ce fait se présente et qu'il se présente très souvent : il est bien plus difficile de se réaliser en tant qu'homme en exerçant sa liberté, que d'en faire cadeau à un dictateur et lui laisser la responsabilité).

Et la nation ou l'Etat qui empêche l'exercice des libertés de l'homme, et par cela même sa réalisation, est une nation ou un Etat qui tue l'homme. C'est ainsi que l'on peut

qualifier avec toute précision le régime nationaliste, de régime antihumain.

Mais en même temps cette attaque touche quelque chose de divin. Dieu a mis ses mains dans la boue pour nous faire. Il a soufflé avec sa propre bouche pour nous imprégner son image. Dieu enfin a envoyé son Fils unique, pour nous racheter. L'attaque à cette créature divine que nous sommes est l'attaque au chef-d'œuvre de Dieu.

Et cette attaque est dirigée contre ce qu'il y a de plus divin en nous : notre liberté. C'est par la liberté que nous sommes semblables à Dieu.

Les singes réalisent leur nature sans avoir besoin de liberté. Il n'y a pas d'oppression de la liberté chez les singes ! La libération de la liberté signifie le libre refus d'un homme à être libre, c'est-à-dire à être homme.

11. — Nous lisons dans l'Evangile : « la vérité vous rendra libres ». Cette parole est d'or, et elle doit être interprétée non seulement dans son sens premier, mais elle implique ce qui suit : « la vérité nous fera libres, mais nous ne pouvons arriver à la vérité que par la liberté ». Connaissiez la vérité pour être libres, et soyez libres pour connaître la vérité.

Il n'y a rien d'étonnant à cela. L'homme n'est pas un assemblage de petits morceaux de volonté, d'intelligence, de sensations et de sentiments. L'homme est une unité, et les distinctions que nous pouvons faire dans sa réalité complexe ne peuvent signifier qu'une meilleure façon de prendre conscience de leur lien indestructible. L'intelligence et la volonté sont compénétrées. Et c'est l'homme, cet univers de la personne, qui tout entier vit librement sa vie de vérité, et peut communier avec la vérité parce qu'il est libre.

Il est nécessaire de connaître la vérité pour être libre ; c'est ainsi que les libéraux qui se demandent avec Pilate, qu'est-ce que la vérité ? ne sont pas vraiment libres. Mais il est nécessaire d'être libre pour pouvoir connaître la vérité. C'est ainsi que les nationalistes, qui sont des esclaves, ne connaissent pas la vérité.

12. — La personne donc a besoin d'être défendue non seulement contre un nationalisme qui empêche son développement, mais aussi contre une philosophie libérale qui la laisse sans développement. Sans compter que le système capitaliste produit par la philosophie libérale arrive souvent à des résultats très similaires à ceux du nationalisme. La liberté « formelle », la liberté écrite dans les constitutions ne sert à rien si on ne peut pas la réaliser, si on ne peut pas lui donner forme concrète, si l'homme ne peut pas la vivre. Il arrive souvent que le capitalisme laisse la liberté de voter, mais tue tout de même la personne.

Nous le savons bien, nous, démocrates d'inspiration chrétienne, qui étions anticapitalistes au moment où le nationalisme n'avait pas encore inventé le slogan anticapitaliste, et s'efforçait de polariser toutes les forces capitalistes pour lutter selon la mode à ce moment-là, contre le danger communiste.

Mais l'attaque capitaliste aux libertés personnelles est d'une nature autre de celle de l'attaque nationaliste, et la défense contre l'attaque doit correspondre à sa nature. L'instrument d'esclavage capitaliste est principalement d'ordre économique. L'attaque nationaliste contre la personne est totalitaire, elle est d'ordre religieux, elle touche toutes les facultés et activités de l'homme et spécialement son esprit. Au moyen de l'économie, le capitalisme veut gouverner la politique. Mais la politique peut s'échapper de ses mains, elle peut même, d'un coup de massue, lui fendre le crâne. C'est d'ailleurs ce qui s'est déjà passé dans une certaine mesure (par exemple le New Deal aux Etats-Unis, les lois sociales de Blum en France, bien faibles et fragiles, hélas !) et cela peut encore arriver dans une bien plus grande mesure dans l'avenir. Dans le nationalisme il n'y a pas d'espoir de salut.

(à suivre)

Cambridge, mars 1942
AUGUSTO J. DURELLI

(Tous droits réservés)

LE FASCISME ET L'ÉGLISE CATHOLIQUE

I

Un grand nombre de Canadiens et d'Américains des deux Amériques appartenant à la religion catholique ont admiré et respecté pendant des années dans le fascisme le régime qui mit fin au *dissidio* entre l'Eglise et l'Etat italien, et lui substitua une "reconciliation" officielle.

Mais ces mêmes catholiques se demandent aujourd'hui — surtout après que le fascisme a déclaré la guerre à la Grande-Bretagne, au Canada, aux Etats-Unis et qu'il s'est lié d'une façon indissoluble avec le plus anti-chrétien des mouvements, le nazisme — si, dans leur admiration et sympathie pour le fascisme, ils ne furent pas victimes d'un chef-d'œuvre de propagande aussi sournoise qu'hypocrite.

Je conseille à ceux qui veulent juger sur des documents de lire un livre qui vient de paraître en Angleterre mais dont l'auteur est un Irlandais — et un Irlandais qui est non seulement un catholique ardent, mais aussi un des savants les plus distingués d'Irlande : le Dr Binchy, professeur d'histoire au fameux University College de Dublin, et auparavant, représentant d'Irlande en Allemagne. Méditant ce livre — *Church and State in Fascist Italy*¹ — les catholiques canadiens comprendront pourquoi un grand leader catholique italien, don Sturzo, répondit à ceux de ses amis qui, terrorisés ou illusionnés, le sommaient de collaborer avec le fascisme : "On collabore debout, pas à genoux".

Ils découvriront en même temps une vérité que trop de catholiques ne soupçonnèrent jamais : que la réconciliation entre l'Etat et l'Eglise était mûre en Italie à la fin de la première guerre mondiale, et qu'elle aurait eu lieu avec tout gouvernement démocratique. Voici ce qu'écrivit à ce sujet le professeur Binchy qui, tout le long de son livre, — pour-

(1) Oxford University Press, 1941.

quoi ne le dirais-je pas ? — donne l'impression de s'être rendu lentement à la vérité, après de longs séjours en Italie, malgré toute une série de préjugés anti-italiens qui l'avaient accompagné de son Irlande natale : "Dans l'Italie libérale les relations entre l'Etat et l'Eglise s'étaient constamment améliorées; la vieille hostilité avait disparu à un tel point que même les socialistes avaient abandonné leur anticléricalisme; seuls les fascistes et les communistes l'avaient gardé. La guerre avait provoqué un réveil des valeurs spirituelles qui se reflétait même dans des manifestations religieuses publiques, au caractère le plus imposant. Et seuls les fascistes et les communistes essayaient de s'y opposer. Par exemple, le point culminant du XVI^e Congrès Eucharistique National fut marqué à Rome par une formidable procession à travers les principales rues de la capitale, à laquelle prirent part dix mille soldats italiens, bordant, en signe de respect, les avenues par où la procession passa. Et dire qu'il y a encore des écrivains catholiques qui osent affirmer que ces démonstrations étaient défendues en Italie et que ce fut Mussolini qui, par son arrivée au pouvoir, protégea la religion..."

Le XVI^e Congrès Eucharistique eut lieu en 1922; je ne vis pas les spectacles que le professeur Binchy évoque, car j'étais alors ambassadeur de l'Italie libre en France. Mais je vis de mes yeux, deux ans auparavant, un spectacle encore plus émouvant, ne fût-ce que parce qu'il se déroula des Alpes jusqu'à Rome et pas seulement dans une ville : la translation de la dépouille du Soldat Inconnu depuis les champs de bataille des Alpes jusqu'au Capitole. A toutes les gares où le train s'arrêta, des millions d'Italiens vinrent s'agenouiller et prier; des autels improvisés furent élevés le long des chemins de fer; des villages entiers se vidèrent, leurs habitants étant allés avec leurs prêtres célébrer une messe de *requiem* au passage du train... Ma femme vit ces scènes dans la plaine lombarde, accompagnée par la femme d'un homme d'Etat britannique qui plus tard chanta des louanges impudentes et imprudentes de Mussolini. La digne dame, qui elle aussi, plus tard, — c'était la mode, —

s'enthousiasma pour l'homme qui en 1940 attaqua une Angleterre qu'il croyait mourante, ne cessait alors de répéter à ma femme : "Mais comment ose-t-on soutenir que l'Italie actuelle manque d'ordre et de patriotisme ? Ceux qui le disent sont des criminels". Non, ils n'étaient pas des criminels ; seulement des gens pour qui l'argent était dieu, et qui trouvaient que des lois sociales et des salaires suffisants étaient des crimes contre leur "ordre".

Quant à la solution juridique de la "question romaine" proprement dite, le livre du Dr Binchy confirme ce que savaient déjà tous ceux qui ont une connaissance réelle de l'histoire de l'Italie contemporaine : à savoir que les bases d'une conciliation avaient été posées dans des conversations entre le premier ministre Orlando et Monsignor Ceretti (plus tard nonce à Paris) en juin 1919. Quelques jours après, Orlando démissionnait et Nitti lui succéda. J'étais alors Haut Commissaire en Turquie ; ce fut à Constantinople que je reçus un télégramme de Nitti m'offrant de devenir sous-secrétaire d'Etat pour les Affaires Etrangères. J'acceptai, et dès que je fus arrivé à Rome, quelques jours plus tard, Nitti me déclara : "Tittoni (le ministre des Affaires Etrangères) s'occupe à Paris des traités de paix ; quant à nous deux, nous devons nous occuper surtout de deux problèmes essentiels : la paix avec les Yougoslaves, et la réconciliation officielle avec le Vatican."

Le problème de nos rapports avec nos voisins orientaux, les Slaves du Sud, avait été probablement la cause principale de mon choix comme sous-secrétaire d'Etat ; Nitti savait en effet combien j'avais été opposé à la politique sans imagination et sans générosité que le baron Sonnino avait tenue vis-à-vis des peuples sujets aux Habsbourg ; le nouveau premier ministre savait aussi que, à tort ou à raison, on m'appelait "Wilsonien", et il espérait que je trouverais un compromis ; il ne savait pas — à vrai dire — que ce que je voulais était non pas un compromis mais une entente créatrice de forces collectives que, déjà alors, je sentais nécessaires pour empêcher le retour offensif d'une politique allemande d'hégémonie.

J'ignorais tout, par contre, des négociations avec le Vatican que Nitti avait reprises dès le premier jour, avant même mon arrivée à Rome. Il est vrai que des conversations que j'avais eues quelques mois auparavant à Constantinople avec le cardinal Bourne, archevêque de Westminster m'avaient préparé à concevoir le problème comme presque sur le tapis. Venant à Constantinople de Jérusalem, le cardinal avait bien voulu venir me remercier à l'ambassade d'Italie pour la courtoisie avec laquelle des agents italiens avaient facilité son voyage en Terre Sainte; et en se félicitant des excellentes relations qu'il avait constatées partout entre agents italiens et missions franciscaines il me déclara qu'il y voyait une nouvelle preuve que les temps étaient mûrs pour une conciliation. Je ne pouvais pas ne pas être d'accord avec lui; et dans une seconde conversation il revint sur ce sujet et il me confia que le Pape était très favorable à l'idée d'une conciliation officielle.

Dans notre première conversation Nitti avait ajouté qu'il avait déjà eu plusieurs conversations secrètes avec le cardinal Gasparri, secrétaire d'Etat de Benoît XV et que l'entente était sûre, sur la base des deux points suivants : a) les palais et les jardins du Vatican reconnus comme un Etat théorique indépendant, dans le but de montrer d'une façon matérielle l'indépendance du Saint-Siège; b) envoi d'un ambassadeur d'Italie au Vatican et d'un nonce au Quirinal.

En réalité Nitti avait simplifié un peu trop. Mes contacts directs m'apprirent vite que Benoît XV — qui désirait une entente avec l'Italie encore plus ardemment que son successeur — pensait devoir demander un peu plus dans un sens et beaucoup moins dans un autre que Pie XI ne fit en 1929. Benoît voulait davantage parce qu'il croyait opportun de faire ratifier la conciliation par quelque sorte de garantie internationale (quoique, dans le but de ne pas blesser des susceptibilités italiennes, le mot garantie ne fut jamais prononcé, ce qui prouve qu'une entente finale était facile). D'un autre côté, il voulait beaucoup moins parce que non seulement il aurait été satisfait avec un Etat du

Vatican encore plus microscopique, mais parce qu'il ne fit jamais la moindre allusion à un concordat; pour la vie religieuse en Italie Benoît comptait non pas sur des traités et des concordats, comme son successeur le fit, mais sur l'influence du Parti Populaire que don Sturzo venait de fonder et qui porta vite au Parlement presque cent démocrates chrétiens. Je savais d'ailleurs par le plus intime ami du Pape, le baron Monti, qui lorsque je devins plus tard ministre des Affaires Etrangères fut longtemps son émissaire confidentiel auprès de moi, qu'une des citations les plus fréquentes du Pontife, dans l'intimité, était : "Historia Concordatorum, historia dolorum".

Les conversations avec le cardinal Gasparri et avec le baron Monti s'interrompirent lorsque Nitti fut obligé de démissionner, en juin 1920, et le Nestor des hommes d'Etat italiens, Giolitti, devint premier ministre pour la cinquième fois, avec moi-même comme ministre des Affaires Etrangères. Giolitti me déclara : "Les conversations ont été très dignes des deux côtés, mais le mieux, pour l'Etat et pour l'Eglise est de continuer comme par le passé; deux parallèles qui font bon ménage sans se rencontrer".

A vrai dire, c'était, pour Giolitti, plus et moins qu'une question de principe, c'était une question d'âge. Il avait plus de quatre-vingts ans, il avait été premier ministre plus longtemps que tout autre Italien, depuis Cavour; comment aurait-il pu changer son style ?

J'ajouterai toutefois, pour les étrangers qui ont été victimes de tant de fausses légendes sur l'Italie libérale, que non seulement Giolitti se considérait un catholique, mais que sa fille préférée, Enrichetta Chiaraviglio, actuellement en exil à Buenos Aires, était, du temps où Giolitti fut premier ministre pour la dernière fois, une des plus importantes directrices du mouvement catholique en Italie; et que si elle dut prendre la voie de l'exil ce fut aussi parce que les fascistes haïssaient en elle une catholique allant au peuple et travaillant au milieu du peuple.

Le Dr Binchy qui, évidemment, avait absorbé en Irlande un grand nombre de préjugés malveillants sur l'Italie, avoue

honnêtement sa surprise d'avoir découvert pendant ses longs séjours d'études en Italie, que la plupart des dirigeants de l'Italie libérale étaient des catholiques vivant dans des familles catholiques, tandis que pas un des chefs fascistes n'est chrétien, ni catholique. Et il conclut ses remarques à ce sujet : "Il n'y a aucun doute qu'un bien plus grand nombre de prêtres a été mis en prison par le fascisme pendant ses dix ans de "conciliation", que par les libéraux pendant la durée la plus étendue du *dissidio*, depuis 1860 jusqu'à l'arrivée du fascisme au pouvoir, quatre-vingt-deux ans après".

On raconte à Rome que lorsque le cardinal Gasparri retournait au Vatican avec son secrétaire, après avoir signé au palais du Latran les nouveaux traités vaticano-fascistes, sa voiture dut s'arrêter dans une rue étroite parce que deux individus s'y battaient à coups de poing, entourés de curieux. Et le cardinal, de dire à son secrétaire : "Je me demande depuis combien de temps ils ont signé un Concordat..."

Bien des catholiques italiens se le demandèrent aussi lorsqu'ils apprirent, peu de jours après que le secrétaire général du parti fasciste, l'homme le plus puissant après Mussolini, avait déclaré dans un discours, d'un ton menaçant : "Que l'on sache que l'Etat, que nous devons tous adorer à genoux, ne souffrira jamais ni limites, ni diminutions, et qu'il reste le maître absolu de tous, partout".

Mais ce fut Mussolini qui jeta le désarroi dans le camp de ceux qui avaient voulu s'illusionner, lorsque dans un discours qu'il prononça au Parlement, le 13 mai 1929 il déclara avec un ton de dédain et d'ironie :

a) que l'Eglise chrétienne serait restée une pauvre secte comme tant d'autres si elle n'était pas venue s'installer à Rome,

b) et que l'Etat, qui restait "fasciste, exclusivement fasciste, essentiellement fasciste", laisserait un désert derrière lui si jamais l'Action catholique osait le combattre.

Il faut lire en entier, dans le livre du Dr Binchy, le discours que Pie XI, le lendemain, dans une lettre au car-

dinal Gasparri qualifia d'"hérétique et pis encore qu'hérétique" quant à ce qui concernait l'Eglise.

Il est d'ailleurs très intéressant de noter qu'un savant catholique comme Binchy en arrive à affirmer dans son livre que si, contrairement à Benoît XV, Pie XI crut devoir penser à un concordat, ce fut parce que, pour la première fois, l'Eglise trouvait devant elle, en Italie, "un Etat païen et panthéiste".

Ce que même un écrivain aussi documenté que le Dr Binchy ignore c'est que dans les derniers mois de sa vie, Pie XI déclara à plusieurs reprises à des anciens amis intimes, que sa douleur la plus profonde était d'avoir signé — pensant bien faire — des traités avec "des gens sans foi et sans Dieu" comme Hitler et Mussolini. J'ai là-dessus des documents irréfragables, qu'il est malheureusement impossible de publier actuellement. Mais n'est-ce pas dans les tout derniers jours de son pontificat que Pie XI déclara, parlant aux sœurs du Cenacolo de Milan que les lois de Mussolini contre les Juifs étaient "un cas de véritable apostasie". Et n'est-ce pas un des phénomènes les plus troublants de l'ère présente que les paroles les plus dures contre le fascisme n'aient jamais été largement reproduites par des feuilles et des revues qui se prétendent catholiques, même lorsque ces paroles émanaient du Pape ?

SFORZA

P. S. — J'ai dit tout le bien que je pense du nouveau livre du Dr Binchy. Toute la documentation est parfaite. C'est seulement dans quelques rares cas où l'auteur se base sur des traditions orales que l'on constate combien il est difficile de comprendre certaines positions italiennes qui nous semblent, à nous, si simples, mais qui, paraît-il, ne le sont pas pour des étrangers : le Dr Binchy dit, par exemple, que la conduite des familles princières romaines, les Caetani, les Boncompagni, les Sforza-Cesarini, etc., fut "abjecte", lors de la prise de Rome en 1870, "puisqu'il se hâtèrent de chercher les faveurs du nouveau gouvernement". J'espère ne pas me montrer coupable d'esprit de clan, (après tout nos deux branches sont séparées depuis le XVe siècle) en observant que les Sforza de Rome, ainsi d'ailleurs que les Caetani, étaient des adversaires déclarés du Pouvoir Temporel bien avant 1870, ce qui ne les empêcha pas de rester de très bons catholiques. C'est peut-être cela, et rien que cela, qui n'est pas facile à comprendre si l'on vient de pays comme l'Irlande où les traditions anti-italiennes ont été si fortes.

UN SCEPTIQUE À L'ÉGLISE

Plus de chrétiens qu'on ne pense font inconsciemment le pari de Pascal, et s'ils étaient orgueilleux autant que les superbes, ces petits proclameraient qu'ils ne croient pas. Disciples encore de Pascal, et sans le savoir, ils s'agenouillent et s'abêtissent, et ils meurent dans l'espérance. Dieu leur demande-t-il plus ?

L'homme est naturellement chrétien : l'incrédulité, l'incrédulité inconsciente, n'est pas étrangère au chrétien, voire à la foi du charbonnier. « Comment Dieu peut-Il avoir créé l'enfer » ? demande celui-ci. Et celui-là : « Qui sait ce qui se passera de l'autre côté » ? Et il avait communiqué, celui qui parlait ainsi, il avait communiqué, ce matin. Ils croient, mais...

La damnation, c'est Dieu qui nous prend au mot et qui nous laisse à nous-mêmes. Le corps pourri, nous restons avec cette volonté qui refuse Dieu, et, cette volonté, elle, ne meurt point...

On me dit, souriant, ricanant : « Dieu créa l'homme en même temps que les bêtes, et comme les bêtes : cela est marqué dans la Genèse ». J'y trouverais un motif d'humilité et d'amour : moi aussi, je suis tiré du plus négatif du néant, et Dieu me fait participer à Lui. J'y vois aussi quelque explication du péché originel, ce péché, qui, par la faute d'Adam, entraîne toute la terre dans un désordre imprévu. Mais la bête n'a pas délibéré, ni choisi, et ni la déviation des comètes : la bête est tombée de moins haut que l'homme premier. Et Claudel nous disait...

Montréal, pays de missions. Dieu ne nous laisse pas porter là-bas l'Évangile aux peuples que la guerre nous a rendus plus lointains, et c'est pour que nous nous penchions vers nos frères, les superbes comme les humbles, et qui, nombreux de plus en plus, singent l'incroyance, l'in-

croissance surannée des autres peuples.

« J'ai mis mes doigts dans vos plaies, ô mon Dieu, j'ai cru et je vous aime. »

A vous qui me dites, aux poètes qui chantent que l'amour se nourrit de mystère, je proposerai l'amour le plus mystérieux, le divin, et le mystère devient bientôt la plus réelle des présences.

On a perdu le sens du péché, parce qu'on a perdu celui du spirituel : « Telle faute ne mérite pas le châtement ». — « Dans *votre ordre*, cela est vrai, je le confesse ». . .

Ce serait tenter Dieu que de rêver à une expérience sensible de la foi. Il ne nous est pourtant pas défendu de nous agenouiller à la chapelle, d'entamer un colloque familial avec le Saint Sacrement. « Il est là, laissons-Le agir » : cela vaut mieux encore que les paroles. Dieu se plaît dans le silence, le silence des choses, le silence des êtres, et le silence plus profond de l'âme.

« Dieu que, là, sur l'autel, je perçois presque, Il est toujours avec moi, Il ne me laisse d'un pas, et j'ose L'offenser. »

« Que faites-vous devant le Saint Sacrement » ? — « Je suis ben ». Mystique naïve et qui bouleverse.

« Aide-toi, le ciel t'aidera ». Cette maxime, trop utilitaire dans la vie commune, vaut dans la spiritualité. S'aider, c'est être vigilant, n'oublier jamais de confondre sa volonté avec celle de Dieu.

La démocratie. Comme l'Eglise aura pâti de quelques prêtres indignes, ou niais. . .

« La Présence réelle, Jésus-Christ, tout ça, c'est incroyable, impossible ». — Incroyable, impossible, tant que vous voudrez, ô Normand soupçonneux, c'est pourtant vrai.

La pauvreté et le scandale de la littérature dévote : il y a la grande littérature chrétienne, et qui passe tout. Cependant, un homme de goût ne vous proposera jamais, si ce n'est aux heures de paradoxe Georges Ohnet ou Delly : ces saintes gens veulent à toute force que nous lisions le R. P. Jean Aicard et Dom Auguste Dorchain.

Devant le Saint Sacrement être toute passivité, toute réception. On dépose son activité, pour qu'elle soit, le dirais-je ? électrifiée de nouveau.

On ne comprend pas assez, et le catholique, que Dieu est la source et la fin de tout. Pourquoi ne parler point de Dieu, et aussi souvent, que l'on parle de gaudriole ? En parler toujours ? Et faire, pour ainsi dire, une cure de Saint-Sacrement, comme on fait une cure de soleil, deux, trois fois par jour ? Le chrétien doit être réaliste et pratique, et voire, terre à terre. *Attendez voir*, vous serez relevés.

La science nous libère ? La science nous fait voir que nous étouffons dans un réseau de lois : leur multiplicité, leur complexité sont de plus en plus inaccessibles au commun des mortels. S'il a changé de nom, c'est toujours le mystère.

Ce sont les déistes, les spiritualistes négateurs du Christ qui sont idolâtres et fétichistes. Avec eux, nous avons refusé Dieu, cependant les trois vertus théologiques nous accrochent à l'Immatériel, sans recours, parfois, à la certitude et aux raisonnements de l'homme. Le reste, au surplus, nous est quand même donné par surcroît.

Les Maçons spirites (je les ai connus de *première main*) veulent aussi une Présence réelle : ils se gaussent de notre Saint Sacrement, et ils font tourner des tables. Et les autres croient aux Lois, aux Principes. Et les autres, à leur fantaisie, à leurs plaisirs.

Si je copie, moi-même, un verset de la Bible, je puis mal copier. Et les Anciens. Ne faites pas les dégoûtés, nos exégètes sont gens de bonne compagnie, et de bonne composition.

La mystique qui présida à la fondation de Montréal. Montréal, pays de missions, ces jours sans gloire !

Que le dévôt qui cherche le miracle sans cesse et partout, prenne garde : peut-être en viendra-t-il à négliger le spirituel, qui informe tout, voire, le plus commun et le plus ordinaire, et toutes lois. Dieu ne se manifeste pas que dans l'exception.

Valéry — c'est Jacques Chevalier qui insinue cela et sans nommer Valéry — s'est trompé lourdement : l'*espace infini* n'effrayait point Pascal lui-même. Ce n'était qu'un mot qu'il plaçait dans la bouche de l'adversaire. Même Valéry ne sait pas toujours lire entre les lignes.

La servante de l'espérance, c'est la patience. L'espérance est toute patience. Ne soyez pas étonnés, si...

Jacques Chevalier dit à peu près, encore, et il dit bien, qu'en un sens, le doute méthodique de Descartes correspond à la *nuît obscure* de saint Jean de la Croix et des mystiques.

Pour le chrétien, le point d'interrogation primitif et ultime, ce n'est pas un arrêt, il suggère, c'est une force, le point d'interrogation, pour ainsi parler, et mal parler, est une porte qui s'ouvre, une porte ouverte : Dieu peut entrer. Les autres n'interrogent pas vraiment, puisqu'ils s'arrêtent, et se figent et se fixent dans l'interrogation.

Libre-penseur et libre penseur (sans trait d'union) : si l'on pouvait, et n'être point fat, se dire penseur, je me dirais libre penseur (sans trait d'union, toujours).

Pourquoi ne point prier Dieu pour le bon Dieu, le plus abandonné des êtres ?

Une preuve comme une autre du péché originel. Vous dites : « Il est injuste que Dieu ne m'ait point créé pour mériter tout de suite le bonheur ». Et vous refuseriez d'être une plante, d'être un animal, parce qu'il y a plus, des anges, des hommes... Au fond, comme Adam, ce que vous voulez, c'est être Dieu.

« *Numquid es tu* » ? ce journal d'une conversion gidienne, et que Gide nous donne avec complaisance, se montre, à coup sûr, exemplaire : l'expérience de Gide pèche dès les premières phases et les premières phrases. Gide se cherchait, il ne cherchait pas Dieu, et il vint à Jésus avec tous ses préjugés. Il voulait que son cœur fût confiant, l'esprit se défiait. Joignez qu'il nous présente le ridicule d'un grand esprit dont l'orgueil puéril refuse encore, et en ces années qui ont quitté, disent-ils, les superstitions scientifiques, il repousse le spirituel qui se manifeste. Et d'où l'auraient-

ils connu, ces artistes délicats, s'il ne s'était manifesté ?

Gide, du reste, dans cette expérience religieuse, et dont l'on soupçonne qu'elle fut très consciente et qu'il la subit volontairement, et qu'il la prévenait et qu'il se *forçait*, parce qu'elle enrichissait sa belle âme, laisse percer le blasphème, et ce n'est pas sa phrase pure qui nous le rendra moins pénible. Ce satanisme, et qui s'oppose à trop grand, et se révolte, nous semble assez puéril. Je préférerais le nietschisme burlesque des *Caves du Vatican*. Confessez-le, ce bel écrivain et qui aime par-dessus tout (je me trompe, il aime l'art, d'abord, et les lettres), qui aime tant le scandale, nous semble un enfant génial, et dont la jeunesse a-t-elle duré trop ? Cette défense de son vice, *Corydon*, un traité d'adolescent, et qui sait un merveilleux français, et qui veut scandaliser et qui se donne des raisons : sa timidité manquait peut-être de femmes. Ou bien la pudeur protestante les craignait-elle à l'excès ?

Gide, comme tous ces vieillards, et qui cherchent l'audience des jeunes, sera toujours entendu de travers par ceux-ci, qui ne comprennent pas les nuances, les réticences et les prétéritons. Il sied d'être homme fait pour le louer sans ridicule.

L'art n'est qu'un mot, si l'amour de Dieu n'est qu'un mot.

Le Père Couturier s'étonnait naguère de rencontrer plus d'anticléricaux au catholique pays de Québec, qu'il n'en avait vus, toute sa vie française. Si le Père dominicain prolonge son séjour chez nous, il en verra bien d'autres. Sans faire de paradoxe, je dis partout que ma patrie est un pays de missions. « Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés ». Vous ne faites un pas, que vous ne rencontrez un incrédule, et, ma foi, je confesse que, depuis que je suis catholique, je me sens beaucoup plus seul parmi mes camarades. Le catholique, et qui est un intellectuel, (sic) fait figure d'original. J'exagère ? Tant que ça ? Soyez donc sincère, avouez... Non pas que ces artistes, ces lettrés soient fort sectaires, qu'ils passent à l'action. J'ai fréquenté, des mois durant, quelques congréganistes assez ortho-

doxes de feu la libre-pensée française, et je vous assure que leur apostolat se bornait à de piètres discussions. Au fait, avaient-ils la force de ne pas croire ? A part eux, entre eux, sans doute : leur incrédulité ne passait pas la salle, le studio, la taverne et la tabagie, et, à Léon de Poncins vivant parmi nous, la Franc-Maçonnerie eût paru moins dangereuse. Nos *activités* sont toujours plus ou moins castrées, si vous me laissez dire. Notre incrédulité n'aime pas les *hustings*, qui faisaient les délices paternelles. Ou les raisins seraient-ils trop verts ?

Il faut les prendre sur l'exégèse biblique, ils vous ressassent Pigault-Lebrun, phrase par phrase, et ils se croient *libérés*. Si la vie me le permet, je m'amuserai, un jour, à détailler ce qu'ils redisent du *Cantique*, ces hommes fins, et leurs plaisanteries sur l'immorale Genèse : oui, il faudra que je vide mes notes, crayonnées en marge de M. Homais, *naturalisé* Canayen (M. D., C. R. : il y a moins de N. P. Ai-je été le dernier ?)

La science et la raison, disons-le, une fois de plus, ne fondent pas la morale : disons-le à ces hommes pratiques qui font de l'Eglise, une société d'assurance-vie et d'assurance-mort.

Une doctrine d'autorité se montre plus dangereuse que la liberté : on s'arrange toujours avec un sceptique. Mais l'*Action française*, et sa queue du Canada...

Les persécutions du petit Père Combes se montrèrent anodines, si je les compare aux vexations des totalitaires. Ils ont encore perfectionné tout ça : ils déshonorent leurs victimes, ils les accusent d'immoralité, de détournement de mineures, d'argent et de mineurs. La Franc-Maçonnerie, qui reste l'idée fixe de quelques-uns, est bien dépassée. Qu'importe ? ils admirent les totalitaires, et ils aiment mieux Rosenberg et son paganisme nouveau genre, que la libre-pensée française. Toujours en retard. Avons-nous, chez nous, le rationnement des idées, que nous sommes toujours à la queue, que nous la faisons ?

Celui-ci montre avec dégoût et scandale un opuscule, approuvé par l'ordinaire, sur les âmes du purgatoire (lirait-

il sainte Catherine de Gênes, le pourrait-il ?) et l'Eglise et tous les prêtres sont des farceurs. Et il se trouve que l'opuscule, que personne ne lit, a été approuvé par distraction et que le clergé en sourit. Qu'importe ? ils s'en serviront : les incrédules ont toujours un faible pour les apocryphes et ces don Quichottes ne se sont battus que contre un moulin à vent que l'Eglise avait abandonné tout de suite. Ces esprits critiques en manquent souvent.

S'ils savaient que cet amour passe tellement l'amour humain, qu'il *sublime* la sensibilité, voire, la sensualité, à ce point que ce n'est plus la sensibilité, la sensualité. Qui saurait définir ? on ne parle que par analogie. Mais ils ne voient pas plus loin que leur nez, et leur nez est distrait par ces parfums, ces odeurs...

Le Canayen est prisonnier de sa Religion, tout ce qu'il fait de bon en participe, et, il n'y peut rien, s'il se met en colère, c'est contre elle, et il sacre. Quelques-uns sacrent tout bas, ceux qui sont distingués. Ils ont *porté la robe*, c'est la seule différence.

Garde-toi du plus grand péché, devenir un profiteur de la grâce. Quand tes frères souffrent de leurs fautes, toi qui fus guéri par miracle, on n'est jamais guéri comme ça que par miracle, tu n'as le droit que de te mettre à genoux, dans un bas-côté.

J'ai choisi mon titre, parce qu'il me fallait un titre. On pourrait me répondre, et l'on aurait raison : « Faisant l'éloge du scepticisme, c'est l'éloge de la paresse que vous faites. Les incrédules sont souvent des paresseux qui ont pris tout de suite leur retraite : ces jeux de belotte et de dames au soleil, ce n'est pas toujours intéressant »...

En effet. Et que les incrédules ne s'imaginent pas, les incrédules nantis, et qui, las du plagiat littéraire, se contentent d'un plagiat d'idées, qu'ils ne pensent que, pour nous, ce soit, chaque jour, la victoire. Je préfère quand même le combat : défaitistes, ils ont tout perdu, avant la prise d'armes. Ils sont bien Français : du mauvais côté, seulement...

BERTHELOT BRUNET

LE RISQUE CHRÉTIEN (suite) ¹

S'il est facile de comprendre que la prudence chrétienne ait sa place à côté ou à l'intérieur même du risque chrétien, il n'est pas inutile de réfléchir un peu pour dégager les liens qui unissent ce risque à la pauvreté chrétienne. Où est le risque dans la pauvreté ? Disons provisoirement qu'il est double. A bien des points de vue le pauvre est plus que le riche à la merci des événements. La fortune bien utilisée peut fournir un réseau protecteur assez serré autour de celui qui possède, tandis que sur le plan humain, le pauvre habite une maison à toit percé et doit compter sur l'abri de sa vigilance et de son labeur. Mais à ce premier risque de la pauvreté s'en ajoute un autre beaucoup plus profond. L'acceptation volontaire du dépouillement est-elle vraiment méritoire et utile à quelque chose ? Germinera-t-elle dans l'invisible la compensation éternelle que le pauvre en attend ? Voilà certes un double risque, et assez peu d'hommes ambitionneront de le courir. C'est pourquoi dans l'étude qui suit celle de M. G. Thibon, le Chanoine Jacques Leclercq nous entretient du « défi au monde dans la pauvreté chrétienne ».

L'écrivain d'aujourd'hui, s'il veut parler de la pauvreté en chrétien véritable, doit d'abord commencer par répudier l'esprit que le socialisme a plus ou moins inoculé à beaucoup de ses lecteurs. Autrement, il risque de nager dans la confusion et l'équivoque, et de faire le jeu néfaste de l'erreur. Le « place aux pauvres » des cortèges socialistes n'a rien de commun avec l'attitude envers les pauvres et la pauvreté : ce qui les sépare n'est rien moins que l'abîme, et il importe de ne pas le perdre de vue. Le socialisme est une doctrine *sociale*, qui estime si peu la pauvreté qu'il sou-

(1) La première partie de cet article est parue dans le numéro 8 de LA NOUVELLE RELÈVE, mai 1942.

haïte de la supprimer, et, par une distribution plus égale, sinon plus équitable (la justice le préoccupe peu) des richesses existantes ou virtuelles, il cherche à instaurer sur la terre le règne de la richesse relative pour tous. Le christianisme est une doctrine religieuse qui dénonce les richesses comme un obstacle à l'élévation spirituelle et prêche la pauvreté comme une condition quasi indispensable au salut des âmes.

C'est l'éternel conflit entre le Christ et le monde qui jamais ne feront la paix. Le bonheur selon le monde n'est pour le Christ qu'un dérisoire simulacre. « Le royaume du Christ est le royaume des cieux ; les royaumes de la terre sont à ses yeux comme non existants. C'est trop peu de dire qu'il y renonce et qu'il invite les siens à y renoncer ; on ne renonce qu'à un bien, et Jésus ne voit aucun bien là-dedans. Ce qu'il y a de plus prodigieux dans son mépris des biens terrestres, c'est la tranquillité ». Dans l'Evangile, il n'est pourtant question de la pauvreté que d'une façon accidentelle et indirecte. Elle n'y occupe pas encore la place qu'elle occupera dans la littérature patristique et dans la spiritualité franciscaine. Si elle apparaît dans la prédication de Jésus, c'est surtout comme conséquence de deux vertus fondamentales : la pureté d'âme et la confiance en Dieu. Il s'agit de se garder pur de toute attache aux biens matériels, et après avoir fait son devoir, de s'en remettre à Dieu pour le reste. C'est dans le Sermon sur la montagne que l'on trouve l'un des passages les plus explicites de ce point de vue :

« Ne vous amassez pas des trésors sur la terre, où la rouille et les vers rongent, et les voleurs percent les murs et dérobent. Mais amassez-vous des trésors dans le ciel, où ni les vers, ni la rouille ne rongent, et où les voleurs ne percent les murs, ni ne dérobent. Car là où est votre trésor, là aussi est votre cœur... »

« Nul ne peut servir deux maîtres ; car, ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et la richesse... » « C'est pourquoi je vous le dis : ne vous inquiétez pas pour votre vie

de ce que vous mangerez ou boirez, ni pour votre corps de quoi vous le vêtirez... Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice et cela vous sera donné par surcroît. N'ayez donc point souci du lendemain; le lendemain aura souci de lui-même. A chaque jour suffit sa peine». (Matth., vi, 19-21 et 24-34.)

Le Maître nous parle ici, on le voit, moins de pauvreté que de détachement. C'est d'ailleurs la même chose lorsqu'il énumère les biens naturels auxquels son disciple doit renoncer. La pauvreté, c'est-à-dire, le renoncement à la fortune, n'est qu'un mot dans la phrase de renoncement que doit former la vie du chrétien, et, plus encore, celle de l'apôtre. Elle n'est pas le centre autour duquel tout polarise comme dans l'ambiance franciscaine. C'est elle qui gravite ici et elle le fait autour de l'idée de renoncement qui est partout présente. Si la croix signe chaque chapitre et presque chaque verset de l'Evangile, il n'y a guère que trois passages qui se rapportent directement à la pauvreté.

« D'abord, écrit le chanoine Leclercq, dans saint Luc (vi, 20), la première béatitude : « Bienheureux vous qui êtes pauvres, car le royaume des cieux est à vous ». Mais ce texte n'est pas péremptoire, parce qu'il se trouve dans Matthieu (v, 3) sous la forme de : « Bienheureux les pauvres en esprit ».

« Ensuite le texte, identique dans Matthieu et dans Luc : « Les renards ont leur tanière et les oiseaux du ciel leurs nids, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête ». Il est incontestablement plus concluant, mais il paraît proposer un exemple plutôt que formuler une règle; et il paraît, lui aussi, concerner le détachement plus que la pauvreté proprement dite. En tout cas, il est un peu trop laconique pour qu'il soit raisonnable de fonder une doctrine sur lui. »

Les « malheur à vous » qui dans saint Luc suivent les « bienheureux », et le texte célèbre du jeune homme riche, ne viennent que corroborer cette position. La pauvreté n'y entre qu'à titre d'élément, de partie dans un renoncement plus général. Si Notre Seigneur n'érige nulle part la pauvreté en une sorte d'absolu, s'il ne la prêche pas comme

une panacée universelle à tous les désordres sociaux, il insiste parfois avec véhémence sur la nécessité de se détacher, de se dépouiller intérieurement. Il sait combien l'homme est enclin à se créer des chaînes et à inventer des distinctions pour endormir sa conscience. Tout semble calculé pour inquiéter l'homme et le tenir en état d'alerte, aux antipodes du christianisme dégénéré où trop de chrétiens stagnent misérablement et que l'abbé Leclercq décrit en ces termes.

« Notre conception de la morale repose sur un souci de clarté, distinguant, avec autant de précision que possible, le péché de l'imperfection et le péché mortel du péché véniel. La vertu consiste à éviter le péché : elle est obligatoire ; la perfection est facultative. Personne n'est tenu de rechercher la perfection ; bien plus, le péché véniel ne compromet pas le salut ; on ne peut le commettre, mais ceux dont l'ambition se limite à éviter l'enfer savent que la multitude des péchés véniels ne les empêchera pas d'aller au ciel. Le tout est alors de savoir exactement ce qui est péché mortel, péché véniel et imperfection, et on marche dans la vie morale comme sur une route bien tracée, avec des poteaux indicateurs à tous les carrefours. »

Mais l'Évangile ne s'accommode pas de cette conception primaire de la morale qui a fait plus pour la déchéance humaine que toutes les dépravations réunies. Jésus, qui connaît mieux que personne le but et le chemin, paraît beaucoup plus préoccupé de bousculer nos illusions et notre inertie, de secouer notre matérialisme aveugle que de faire de très claires distinctions. C'est pourquoi il s'exprime très souvent par paradoxes et parfois même par boutades, prenant ainsi figure de doux anarchiste aux yeux de ceux qui ne saisissent pas l'intention. Mais par la place que les bons riches occupent dans l'Évangile et dans l'amitié de Jésus, il est évident que son attitude n'a rien de commun avec le communisme et le socialisme, et qu'il ne condamne en aucune façon l'ordre social établi. La parabole du mauvais riche ne prêche pas autre chose que l'aumône, et l'aumône n'a pas de place dans un contexte socialiste.

« Le Christ, écrit le chanoine, n'est pas un réformateur

social, c'est bien clair ; il ne porte pas de jugement sur la répartition des biens ; il n'émet aucune critique contre l'ordre établi ; il ne s'en occupe pas. Prenant la société telle qu'elle est, il demande à ses disciples d'y servir Dieu et de se détacher du monde. Mais il estime que *la richesse est un obstacle* à la vie selon la loi, car « où est ton trésor, est ton cœur ».

De l'Évangile à la littérature de l'Église apostolique, le progrès est à peine notable. Faisant contraste avec saint Paul, qui se montre très modéré, saint Jacques ne ménage pas les riches et les condamne avec autant d'âpreté que d'insistance dans trois endroits de l'*Épître*. Ses invectives toutefois ne touchent pas à la richesse elle-même, mais seulement à son mauvais usage. Quant à la *Didachè*, on n'y trouve que des exhortations au détachement et à l'aumône.

De l'âge apostolique à la littérature partristique, la distance cette fois est considérable. Saint Clément d'Alexandrie et saint Irénée, il est vrai, prêchent l'aumône et reprennent avec modération l'enseignement traditionnel sur le danger des richesses, tandis que saint Epiphane et saint Cyrille de Jérusalem défendent les biens matériels contre certaines attaques hérétiques. Mais à l'opposé, plusieurs des grands docteurs du IV^e siècle sont restés célèbres par leurs diatribes contre les riches, en particulier, saint Jean Chrysostome qu'il n'est pas toujours possible de mettre d'accord avec lui-même. Grand orateur populaire, ce dernier se souciait trop souvent plus de la force que de la mesure, c'est pourquoi ses charges contre les riches ressemblent parfois à une condamnation radicale de la propriété, bien que le lendemain il proteste contre cette interprétation presque inévitable de sa pensée. Sur ce point comme sur beaucoup d'autres, saint Augustin fait la synthèse de la pensée chrétienne de son temps. Contre l'hérésie des *apostoliques*, il prouve, à l'aide d'arguments scripturaires, la légitimité de la propriété. Contre un sens exagéré de la propriété, il affirme que la destination primitive des biens est commune et que seul l'homme y introduit cette source de querelles qui s'appelle la propriété. Etablie par l'autorité sociale, la

propriété doit quand même être respectée parce que le pouvoir social vient de Dieu. A ce point de vue social s'ajoute, il va de soi, le point de vue moral et saint Augustin s'attaque aussi au mauvais riche quoique avec plus de calme que ses prédécesseurs.

Jésus ne discute pas l'ordre social. Il veut former l'homme intérieur et ne touche pas directement à la question de savoir si les riches ont une raison d'être au point de vue social. Il sait bien que la richesse est fonction sociale et liée, dans une certaine mesure, à la formation d'une aristocratie, et qu'elle est légitime dans la mesure où cette aristocratie est bienfaisante. Lorsqu'il rencontre de bons riches, Jésus leur rend hommage sans cesser pour cela de mettre en garde contre la richesse, parce qu'elle est dangereuse. Dans l'esprit du Maître, la fortune et, d'une façon plus générale, le succès et les honneurs de ce monde, « sont une épreuve que le chrétien redoute, et qu'il évite s'il le peut ».

On parle tellement aujourd'hui de la doctrine sociale de l'Eglise que beaucoup de lecteurs auront sursauté en lisant que l'Evangile et le christianisme en général se désintéressent de l'ordre social, ou ne s'en occupent qu'indirectement. Et pourtant rien n'est plus vrai. Il suffit pour le comprendre de distinguer le plan moral du plan social. Distinction essentielle et opportune, s'il en fut, mais ce serait trop beau si la distinction allait servir pour une fois à éclairer les esprits.

« Le Christ prêche une doctrine morale, écrit le chanoine Leclercq; il ne s'occupe que de la perfection de ses disciples; mais le disciple du Christ, vivant dans la société civile, cherche à y faire régner la justice et la charité; la doctrine sociale chrétienne n'est autre que la conception de la société qui s'impose à des disciples du Christ épris de justice et de charité. On le voit, il s'agit ici d'une répercussion indirecte du Christianisme, excepté dans quelques matières où la doctrine sociale se borne à appliquer des principes de morale. Ainsi quand on enseigne que la propriété est de droit naturel, cela veut dire simplement qu'on ne peut prendre son bien à un propriétaire légitime; ce n'est qu'une application de principe moral : tu ne voleras pas; il

n'exclut pas que des hommes puissent s'entendre pour établir entre eux un régime de communauté, comme l'ont fait les premiers chrétiens de Jérusalem et comme le font encore les ordres religieux.

« La confusion des esprits est aujourd'hui si grande en ce domaine, que lorsqu'on répète l'enseignement du Christ sur le danger des richesses, on trouve presque toujours des catholiques qui vous objectent *Rerum novarum*, déclarant la propriété, de droit naturel. Ils ne se rendent pas compte qu'ils passent d'un plan à l'autre, et que, lorsqu'on dit que la propriété est de droit naturel, cela entraîne simplement qu'on ne peut pas spolier les propriétaires de ce qu'ils possèdent légitimement, mais n'entraîne nullement que le chrétien doive se réjouir d'avoir beaucoup de biens, et encore moins qu'il doive consacrer son activité à les augmenter. Etablir un ordre social où on prive les propriétaires de leurs biens est tout autre chose que de prêcher l'amour de la pauvreté ».

La richesse est une charge dangereuse que le chrétien n'a pas toujours le droit de fuir, mais qu'il lui est interdit de désirer pour elle-même, qu'il est téméraire de désirer de toute façon. Le chrétien, en tant que tel, a le devoir de préférer une condition socialement humble. Que nous sommes loin de la honte de la pauvreté et du mépris du riche pour le pauvre qui sont des sentiments à peu près universellement éprouvés, même dans les milieux qui se disent et se croient les plus chrétiens ! Où est la place du pauvre et de la pauvreté dans le cœur de beaucoup de religieux et religieuses voués volontairement à la pauvreté, et à l'imitation générale du Christ ? Inconséquence détestable dans son inconscience même !

Sans autre transition, nous voici donc au dernier point traité par l'auteur : la pauvreté dans la vie religieuse, « Cette forme particulière de la pauvreté a même pris un tel relief dans l'Eglise qu'on ne parle d'habitude que d'elle lorsqu'on parle de pauvreté, et que beaucoup s'imaginent qu'il n'y a pas de problème de la pauvreté chrétienne en dehors de la vie religieuse. C'est ainsi que dans le *Dictionnaire de*

Théologie catholique, le mot « pauvreté » renvoie à « Religion » (vœux de) ».

A partir du moyen âge, on ne voit plus de pauvreté chrétienne que dans le contexte de la vie religieuse. Ayant formulé la trop féconde distinction entre conseils et préceptes, il devenait clair que la question de la pauvreté ne se posait plus pour celui qui était définitivement entrée dans la voie des préceptes. Elle se trouvait dès lors confinée aux cadres de la vie religieuse où elle trouvera encore le moyen de s'affadir. Pour lui redonner sa saveur et sa force, il faudra que paraisse le *Poverello*. Son beau rêve de dépouillement radical toutefois viendra se briser en partie contre les insurmontables obstacles que lui susciteront et les choses et les hommes. « L'application intégrale des vues de saint François supposait que ses disciples, comme lui-même, s'abstinssent de toute fonction sociale, même ecclésiastique; le jour, — qui vint très vite, — où les franciscains devinrent prêtres, où ils durent avoir des maisons d'étude, une organisation collective, il fallut apporter des tempéraments à la pauvreté intégrale. Mais l'esprit franciscain est resté comme une des merveilles de la vie de l'Eglise, et la tradition de pauvreté de saint François continue sa trouée dans les âmes, de siècle en siècle, et d'institution en institution ».

Saint François a éveillé ou renouvelé dans l'Eglise une mystique de la pauvreté qui réagit contre une interprétation lénifiante de l'Evangile. Il revendique les exigences inconditionnelles de l'amour contre l'équilibre mesquin du gros bon sens. Il avait une vision du monde total infiniment plus riche et plus juste que ceux à qui il arrive de parler dédaigneusement de son sens pratique. Seulement, et tout évangélique et attirante qu'elle soit, sa conception de la perfection chrétienne n'est pas seule à représenter l'esprit de l'Evangile. Il serait même téméraire de prétendre qu'elle le représente plus que d'autres traditions.

Sous le titre de *la pauvreté partout bénie*, M. Olivier Lacombe, célèbre indianiste, nous montre que le culte de la pauvreté et du dépouillement n'est pas le partage exclusif du christianisme. Il note que la pauvreté constitue le cadre

à peu près universel des religieux indiens à quelque secte ou ordre qu'ils se rattachent et met sous nos yeux, en un parallèle du plus vif intérêt, « le célèbre passage des *Fioretti* sur la *joie parfaite* et une très belle page bouddhique sur la *patience parfaite* ». Ces textes débordent la notion de pauvreté, mais ils la présupposent et l'exaltent jusqu'au détachement absolu dans l'acceptation joyeuse de la plus grande souffrance. L'excellente idée de nous les donner ainsi à comparer, nous permet d'en voir à la fois la différence et la similitude et de conclure à tout le moins que ce défi presque identique à la *nature* dans des contextes si différents, semble bien justifié « par quelque postulation secrète de cette même *nature humaine* ».

Trois mendiants également célèbres quoique bien différents, nous sont ensuite présentés, avec un rare bonheur, par M. Stanislas Fumet. L'auteur nous découvre, avec cette puissance concertée d'analyse et de synthèse qu'il promène partout, par quelles voies, à la fois si différentes et si semblables, saint François d'Assise, saint Thomas d'Aquin et saint Jean de la Croix sont parvenus jusqu'à ce parfait dépouillement qui équivaut à la plus grande richesse, ainsi que saint Paul nous l'apprend : « *Tamquam nihil habentes et omnia possidentes* ». (Cor., VI, 10)

Je n'entreprendrai pas de trahir, en essayant de les résumer, les considérations profondes que ces trois grandes figures de l'hagiographie chrétienne inspirent à l'auteur de *Mission de Léon Bloy*. Peu d'écrivains catholiques peuvent écrire d'aussi belles pages, et, à part certaines parties du chapitre sur saint Thomas, où la stylisation des données historiques me paraît excessive, tant de lumière et de chaleur anime cette littérature qu'elle me touche parfois jusqu'aux larmes.

De la prudence qui utilise et contient le risque à la pauvreté du dénuement parfait qui en réalise la plus haute forme, il était assez facile de dégager le lien. Et comme le risque du renoncement et de l'option ne peut être consenti que pour un motif d'amour et d'union, il est maintenant naturel qu'on nous entretienne de l'instrument de

cette union. C'est ce que fait le Père Louis de la Trinité dans *l'instrument du triomphe*. Ces mots désignent l'indispensable oraison mentale que sainte Thérèse recommande et exige tout au long de son œuvre, sans jamais la définir de façon méthodique. Son souci n'était pas de définir, et elle devait prévoir, en femme de génie qu'elle était, qu'un disciple théologien viendrait par derrière et, au moyen de ses textes mêmes, édifierait pour nous cette savante définition qu'elle n'avait pas le goût d'entreprendre. Avec beaucoup plus d'intelligence et de profondeur qu'on a coutume d'en mettre à ce genre de travail, le Père Louis de la Trinité lui rend ce service filial, et, après une exégèse qui suppose une remarquable familiarité avec l'œuvre de Thérèse, il propose à notre méditation cette définition excellente où pas une des quatre causes n'a été oubliée : Faire oraison mentale, « c'est rechercher amoureusement la présence de Dieu avec *souplesse et variété*, (c'est moi qui souligne) en vue d'atteindre ici-bas la plus haute union, par *nos efforts* toujours *dociles* aux initiatives de l'Esprit-Saint ».

A cette union s'oppose le défaitisme moral engendré par l'ignorance, l'imbécillité et la maladie. Cet obstacle multiple est abordé sous deux angles très différents par le chanoine Dr Adalbert Brenninkmeyer sans *Défaitisme moral et victoire chrétienne*, et par l'Abbé M. T. L. Pénido, dans *Grâce et Folie*, où, à partir du cas célèbre du Père Surin, est posé un des problèmes les plus difficiles de la théologie mystique. A savoir : la sainteté peut-elle cohabiter avec la folie, et si la grâce normalement ne peut pas causer le déséquilibre mental, n'est-elle pas assez puissante pour plier à ses fins une démence partielle ? C'est du moins la conclusion que l'étude du cas Surin impose à l'Abbé Pénido, et bien que le débat reste ouvert, elle vaut la peine d'être citée : « Chez le Père Surin, si le cerveau est profondément blessé, le cœur — torturé mais héroïque — reste fidèle jusqu'au sacrifice dernier. Tout cela ne suppose-t-il pas l'intervention de la grâce, pliant à ses fins même la folie ? Et ne pouvons-nous pas rappeler ici le vieux proverbe portugais : *Avec des lignes de travers, Dieu écrit tout droit* » ?

Après les derniers échos d'un débat sur le cas apparemment insoluble de Marie-Thérèse Noblet, après une pitoyable « méditation sur le risque chrétien à travers les âges » d'un certain Sigisbert Vonier (le Père Bruno de J.-M. eut mieux fait de laisser ces pages en blanc), après une importante chronique de livres traitant de sujets apparentés à la matière de ce volume, on nous donne à savourer un très beau texte de José de Jésus-Maria (Quiroga) sur l'état d'âme en lequel se trouvait ainsi Jean de la Croix lorsqu'il reçut ces blessures d'amour dont il fait l'aveu au début du *Cantique spirituel*. Grâce à ces révélations dues au plus fidèle et au plus réputé des disciples de Jean de la Croix, le théologien saura désormais, à n'en pouvoir douter, que c'est la pauvreté d'une grande âme, et le parfait dépouillement qui est « l'état requis pour subir les blessures d'amour, si douloureuses et si précieuses, de la première strophe du *Cantique* ».

GABRIEL LUSSIER, O. P.

20 mai 1942.

LA FAILLITE DU « NOUVEL ORDRE EUROPÉEN »

Le « nouvel ordre européen » est en faillite. Il n'a jamais existé, à vrai dire, que sur le papier. Les frontières et les régimes fondés par Hitler sont aussi fantasmagoriques que ceux des Etats napoléoniens. Sa Croatie, sa Slovaquie valent en consistance la République cisalpine ou la Confédération du Rhin; Quisling dispose en Norvège à peu près de l'autorité qu'avait Joseph Bonaparte en Espagne; l'Italie reste une alliée pour l'Allemagne à la façon de l'Autriche pour l'époux de Marie-Louise, ou de la Saxe avant Leipzig. Nous avons franchi en quatre ans, depuis l'entrée du Führer à Vienne, les étapes que l'Empereur avait mis le triple à parcourir. Le dessein d'unification par la force renfermait en lui-même le principe de son avortement. Peu de grands Empires fondés sur la conquête ont survécu au conquérant; en Occident, aucun, depuis le christianisme : et si celui des Romains, auparavant a duré, c'est que malgré l'odieux de ses spoliations, malgré la monstruosité fréquente de ses souverains déifiés, il a doté le monde d'un droit impersonnel et représenté la civilisation parmi les barbares. L'Europe en a gardé la nostalgie; ses membres disjoints aspirent à se rejoindre; ils n'y sont parvenus, aux temps modernes, qu'une seule fois, par les liens spirituels de la chrétienté, et sans doute cet exemple d'harmonie fraternelle nous indique-t-il la seule voie à suivre.

L'ordre hitlérien proposait au contraire le culte égoïste du sang et de la race. En cela il se différenciait totalement des impérialismes antérieurs. Celui de la France, sous

Louis XIV, ou sous la Révolution et Bonaparte, visait à des fins politiques, propageait des idées, mais universelles, et sans concevoir une minute que l'on pût mettre en question l'identité de la nature humaine dans tous les temps et tous les lieux. Celui des Anglo-Saxons, avant tout commercial, a souvent été marqué par la sécheresse et l'âpreté du mercantilisme; la firme « Grande-Bretagne » ou la firme « Etats-Unis » convoitaient les marchés et les profits, mais leurs ventes ou leurs échanges relevaient le niveau général de l'existence dans le monde entier, sans exclure personne. Dans le nazisme il y a bien aussi quelque chose d'universel : il stimule partout les exclusivismes nationaux pour gagner à leurs discordes — Italie contre France, Hongrie contre Roumanie —, il professe la subordination, non pas accidentelle, mais permanente et fatale, des peuples « inférieurs » aux « supérieurs », il envisage ainsi une redistribution du monde en cellules cloisonnées et hiérarchisées sous l'autorité du peuple-maître, chacune recevant de ce maître une fonction conforme à sa nature, le Nordique pouvant s'absorber un jour en lui s'il renonce à son individualité, le Français devenant l'esclave de luxe, professeur de belles-lettres ou dispensateur de plaisirs à la manière du Grec ancien, le Polonais voué au travail de la glèbe, au servage domestique, à la prostitution collective... Prises en elles-mêmes, quelques prémisses pouvaient tenter le principe hiérarchique par exemple, ou l'idée d'un « bloc continental » : l'application révolte; les agents du plan sont d'ailleurs, aux yeux des envahis, les ennemis de la patrie et les profiteurs de la défaite, ses résultats sont la famine et la captivité dans une Europe hier libre et prospère, qui voit l'Allemagne, épuisée elle aussi, se nourrir de sa substance. Aussi l'hostilité monte-t-elle chaque jour. Partout les attentats, les sabotages — et les représailles; la guérilla dans les Balkans; la résistance acharnée de vingt peuples abattus mais non soumis; la mauvaise volonté de ses alliés; la lassitude du soldat allemand lui-même, qui se demande où finira sa route chaque jour plus exténuante : tel est le tableau que 1942 offre à Hitler, bien différent de celui qu'il

entrevoyait lorsqu'il s'est lancé dans une série de « campagnes-éclair » à la conquête du monde.

Il a commis au moins deux graves fautes militaires : la première, lorsqu'il s'est acharné à détruire l'armée française plutôt que de franchir le Pas-de-Calais après Dunkerque ; la deuxième, l'année passée, lorsqu'au lieu de poursuivre vers l'Asie ses victoires de Grèce et de Crète il s'est inexplicablement lancé contre la Russie ; il a perdu ainsi l'élite de ses troupes ; accroché par un bras à l'engrenage russe, se raidissant pour l'empêcher de le broyer, il ne trouve plus la force de porter ailleurs les coups, de son bras resté libre ; la logique lui conseillait une offensive du Proche-Orient en convergence avec celle du Japon, rien ne vient, et les Japonais non plus ne se pressent guère de coordonner leur marche avec la sienne. Pareils symptômes n'échappent pas aux asservis. Et du même coup se révèle la fragilité d'un édifice bâti sur la violence, qui a toujours été un poids mort plutôt qu'un soutien, et qui craque avant même la décision par les armes. Le discours de Hitler, ceux de Churchill, sont l'écho de ces craquements. Les nouvelles privées reçues d'Europe en soulignent toute la portée.

Dès à présent se posent les prophètes de l'après-guerre. Et d'abord celui de la façon dont se termineront les hostilités. Il faut nous tenir en garde, encore et toujours, contre une offre de paix prématurée. Si vraiment les batailles de cette année sont décisives, et si l'Allemagne les perd, il lui reste deux cartes diplomatiques à jouer. Elle peut, avant que sa défaite n'éclate aux yeux, proposer des conditions apparemment très avantageuses, allant jusqu'à la restitution de l'Alsace-Lorraine, jusqu'à la libération au moins partielle des Polonais ou des Tchèques, jusqu'à l'éclipse volontaire du Führer : elle invoquera le péril rouge et le péril jaune, elle tâchera d'apitoyer sur l'Europe affamée, elle sondera le terrain par des intermédiaires qui présenteront le plan comme s'il venait d'eux ; c'est peut-être une des raisons pour lesquelles Pierre Laval a reçu la consigne de ne pas rompre. Mais nous devons nous rappeler qu'une paix laissant subsister le nazisme ne serait qu'une trêve,

et que mieux vaut pour l'Europe avoir faim deux mois de plus et ne pas recommencer la guerre deux ans plus tard : il serait d'ailleurs trop commode de ravager et de dépeupler vingt nations et de garder ses forces intactes en s'esquivant lorsque le sort tourne. Si la manœuvre échoue, il resterait le coup du « bolchévisme en Allemagne » et de la paix imposée par la Russie : ce serait le coup de la dernière heure, qui supposerait la débâcle, et qui par le fait même serait plus facile à conjurer, sans que l'on en puisse prévoir d'avance les circonstances. Demain ou après-demain, l'automne prochain ou en 1943 ou plus tard, l'une et l'autre de ces manœuvres, la première surtout, sont très probables, au jour où les Alliés auront gagné la partie militaire.

Pour les déjouer, il est bon de réfléchir d'avance sur l'ordre futur qui remplacera l'ordre hitlérien. Il ne saurait se ramener à celui du passé. C'est la crainte dont témoignent les lettres qui parviennent d'Europe. Il faut s'attendre à une très grande susceptibilité de ceux qui auront souffert envers les donneurs de conseils, à un désir général de laisser les ruines crouler et de bâtir neuf. Peut-être, dans les Etats qui ont gardé un gouvernement en exil, la transition sera-t-elle facilitée. Ailleurs, notamment en France, les anciennes équipes et les équipes d'aujourd'hui risquent, sauf exceptions, d'être également discréditées. Rien ne serait plus dangereux pour les Alliés que de s'y tromper et de s'imaginer que les vedettes parlementaires retrouveront automatiquement leur place d'autrefois ; si la chose arrivait, il en résulterait presque sûrement un malaise qui préparerait de nouvelles secousses. Il s'agira de retrouver, dans la tradition républicaine, non des mots creux ou des institutions caduques, mais l'esprit de liberté qui lui donnait sa valeur, sans écarter pour autant l'esprit de la discipline, les leçons du chaos présent, ou ce qu'il y a de bon dans telle ou telle loi particulière d'aujourd'hui ; la civilisation française reprendra, non par une régression, ni par une stagnation, mais en poursuivant sa marche en avant dans la ligne que lui trace son histoire.

De même, l'Europe — et les autres continents aussi bien — ne sauraient revenir à l'individualisme d'avant-guerre. Cet individualisme, dégénéré en isolationnisme et en nationalisme, a fait le jeu du nazisme qui en représente lui-même l'aboutissant monstrueux; il a déclenché la réaction de l'internationalisme, tout comme sur le plan économique l'individualisme capitaliste a déclenché le socialisme; dans l'ordre des relations entre les peuples aussi bien que dans sa définition en politique intérieure, le « national-socialisme » ne fait que rapprocher deux erreurs, caricatures de la vraie indépendance et de la vraie unité dont pourtant il agite l'ombre confuse et déformée. Toute nation, sans doute, dans le monde de demain, devra volontairement aliéner une parcelle de son autonomie au profit d'un organisme collectif, si l'on veut éviter que les catastrophes se reproduisent : l'unité de commandement qu'imposent aujourd'hui les nécessités de la lutte devra se retrouver pour le renflouement du monde; il faudra se résigner à des sacrifices d'amour-propre, mais mutuels, mais égaux, ou proportionnés; l'union des deux Empires français et britannique, qu'envisageait M. Churchill, celle du Commonwealth britannique et des Etats-Unis, dont on a parlé depuis, le titre des « Nations-Unies », préfigurent sans doute la formule vers laquelle on s'oriente et qu'il reste à mettre au point de manière à écarter tout soupçon de favoriser un groupe particulier de puissances. C'est dans le sens d'un ordre fédératif, respectant les patries et les cultures, que se résoudraient les contradictions d'où est sorti le nazisme; un retour à une Société des Nations corrigée et fortifiée en semble une condition presque inévitable : dans une grande partie de l'Europe, l'enchevêtrement des peuples ne peut s'améliorer que par leur déracinement brutal, à l'allemande, ou par un ensemble d'institutions super-nationales; il en va de même des problèmes coloniaux, des questions orientales; et parmi les tendances qui prédominent à Vichy, une des plus mortelles me paraît ce repliement systématique hors des alliances par lequel on s'imagine redresser la France et qui ne représente qu'un anachronisme méconnaissant

toutes les conditions matérielles et morales de l'existence dans le monde actuel. C'est encore une fois « la ligne Maginot » à l'époque des tanks.

Le problème allemand restera le nœud des autres. Depuis trois quarts de siècle, c'est de l'impérialisme allemand que sont nés les grands conflits européens puis mondiaux ; et d'autre part l'existence du peuple allemand au cœur de l'Europe et son importance numérique sont des faits. Il faudra le désintoxiquer — travail possible mais à longue échéance — et, en attendant, se prémunir contre lui — tâche immédiate mais qui n'apporte rien de définitif. Dans la complexité des questions pratiques, il faudra garder présentes à l'esprit ces données fondamentales, et tenir ferme les deux bouts de la chaîne, comme les théologiens discutant l'antinomie de la Providence et de la liberté. Une politique de conciliation envers l'Allemagne et une politique de rigueur sont toutes deux incomplètes, donc fausses, mais rien ne serait pire qu'un passage irraisonné de l'une à l'autre, au hasard des nerfs populaires, comme après 1919. Ramener les Allemands aux principes chrétiens, les déshabituer de croire à la force, leur faire sentir qu'ils ne sont ni des surhommes ni des parias mais des hommes possédant les droits et soumis aux devoirs des hommes — et d'autre part, tant qu'ils ne seront pas convertis, leur montrer que de toute façon ils n'ont pas la force et se tenir en garde contre leurs retours offensifs : le problème ressemble à la quadrature du cercle, il faudra pourtant s'y atteler, en se disant qu'il exige beaucoup de discernement chez les dirigeants, et, chez les dirigés, beaucoup d'indulgence pour des tâtonnements à peu près inévitables. Peut-être, sur ce point encore, une paix fédérative aidera-t-elle, en revivifiant les foyers de culture germanique — Autriche, ou Suisse allemande — qui ont résisté le plus longtemps à la marée montante du prussianisme et de l'hitlérisme.

Discuter tout cela, ce n'est pas vendre la peau de l'ours avant que la bête soit à terre. La sagesse veut que nous nous attendions à une guerre encore longue, comme nous y exhorte M. Roosevelt — elle le sera probablement en

Extrême-Orient, sinon en Europe — et que nous n'allions pas nous jeter avidement sur le premier hameçon couleur de paix. Mais il faut aussi que les événements ne nous prennent pas au dépourvu s'ils se précipitent. Et sans préciser hâtivement les détails de l'ordre futur, il ne semble pas inutile de méditer dès maintenant sur ces conditions et sur la façon d'éviter une nouvelle banqueroute.

AUGUSTE VIATTE

(Tous droits réservés)

JEUNESSE FÉMININE EN ZONE OCCUPÉE

Le long calvaire par lequel passe actuellement la France nous apparaît, sur un ciel de soufre et de sang, comme une inimaginable apocalypse et l'on ne peut sans frémir penser à tout ce qu'il représente de misères morales sans nom et sans nombre, de deuils cruels, de séparations injustifiées, de privations odieuses, de larmes versées à cause des injustices.

A d'autres les discussions sur la défaite, les arguties sur la légitimité du régime, l'opportunité de la reddition et ses conditions. Malheur à ceux qui profitent du chaos pour lier partie avec l'ennemi dans une mesure que la collaboration n'implique pas et qui n'ont pu trouver que ce misérable moyen de rendre populaires une pensée et des opinions qui n'avaient pu jusqu'ici trouver de tribunes parce que, à juste titre, on les tenait pour suspectes et antifrançaises.

Il reste à la France le douloureux mérite d'avoir, par sa propre misère et par le sang de ses fils les plus dignes, averti les autres nations qu'elles non plus n'étaient pas prêtes à livrer combat et que ce qu'on allait lui reprocher à elle, un troisième pouvait également, et avec moins d'aigreur probablement, le leur reprocher.

Nous ne savons rien, ou si peu, de ce qui se passe en France, si ce n'est par les trop rares dépêches officielles, toujours sujettes à caution. Parfois une lettre échappe, comme par miracle, aux censeurs. Par des chemins inextricables, après avoir connu les stagnations dans les cales et les stratifications dans les bureaux de douane, une revue ou un journal parviennent jusqu'à nous.

C'est d'une de ces revues qu'est tiré l'article qu'on va lire. Il a été écrit par notre ami DANIEL-ROPS, sous forme de lettre adressée au R. P. CARRE et publiée dans

La Revue des Jeunes. Le lecteur y verra que la France se refait par le dedans et qu'elle réarme spirituellement sa jeunesse : une nation ne vaut que ce que valent ses jeunes gens et ces derniers ne rempliront leur tâche que si on les a bien préparés. Seul un redressement spirituel de la jeunesse française basé sur l'équilibre parfait de la contemplation et de l'action rendra à la patrie momentanément humiliée son ancien destin qui est celui d'un guide et d'une lumière. Il est de bon augure que, déjà, des catholiques y aient songé et que, dans le silence et l'isolement, on travaille activement à préparer l'après-guerre.

Puissent ces pages sur l'activité de la Jeunesse féminine en zone occupée trouver auprès de tous les catholiques qui les liront l'audience qu'elles méritent et les pensées et les prières que, bien qu'implicitement formulées, elles suggèrent.

« Il y a de l'amertume, écrit Daniel-Rops, pour ceux de notre âge, à avoir eu trop stérilement raison. Que furent toutes ces revues, tous ces livres, tant d'articles et tant de discours, puisque rien ne fut évité de ce que nous avions eu l'inutile sagesse de prévoir, de ce grand écroulement où chacun de nous s'est retrouvé plus faible et plus nu ! Nous avons trop parlé, trop écrit, trop peu témoigné, trop peu agi. Mais peut-être, au moment où notre jeunesse s'achève, où derrière nous une autre s'apprête à la relayer, pouvons-nous conserver cette espérance que ce que nous avons essayé de semer n'aura pas été dispersé parmi les ronces et que, dans cette bonne terre qui est terre de France, un peu de notre blé germera, par nos cadets.

« C'est pourquoi, de tout ce qui se fait dans cette France blessée, qui se redresse lentement, qui se met déjà sur ses coudes, je ne suis rien avec autant de sympathie et de ferveur que l'effort accompli pour donner à notre jeunesse une pleine conscience de soi. Chaque mois, en zone occupée, nous sommes un certain nombre à travailler à la formation des cadres de la jeunesse... »

Lorsque Mlle Madeleine Clary invita, avec Jacques Madaule, Georges Hourdin, Pierre Goutet et quelques au-

tres, Daniel-Rops à participer à ce mouvement de rééducation par la formation de monitrices destinées à diriger d'autres compagnes, il ne laissa pas de manifester une certaine méfiance à l'endroit des résultats qu'un séjour de 21 jours dans un centre de formation pouvait donner. Il a dû changer d'idée et reconnaître que les résultats obtenus sont infiniment meilleurs qu'on pouvait l'augurer.

MARCEL RAYMOND

Trois centres de monitrices fonctionnent actuellement en zone occupée : l'un est à Champrosay, près de Draveil, un second à Boussy Saint-Antoine, près de Brunoy, et le troisième qui était à Villejuif est maintenant à Saint-Cloud. Dans chacun de ces centres, chaque mois a lieu une « session » qui réunit soixante à soixante-dix jeunes filles. Pendant trois semaines, elles vivent là d'une existence qu'on pourrait dire militaire et monacale tout ensemble, si ces deux mots ne paraissaient exclusifs de la gaieté et de l'allégresse, de la grâce féminine aussi qu'on observe dès qu'on pénètre dans ces centres. La réussite tient dans un accord très harmonieux entre la discipline la plus stricte et une camaraderie dans la joie qui est manifeste à l'observateur le moins attentif.

D'où viennent les élèves et que deviennent-elles ? Leur origine est extrêmement variée. Toute les classes sociales sont représentées ; j'ai vu des filles d'industriels et des paysannes, des ouvrières et des candidates à l'agrégation. Et une des premières remarques que j'ai faites a été celle-ci : que dans chaque session, l'unité s'établit fort bien, par-dessus ces différences sociales ; expérience qui déjà a son prix. Ainsi rassemblées, formées en « équipes » de six ou sept membres, se commandant l'une l'autre à tour de rôle, les futures monitrices vivent, ces trois semaines, une existence fort remplie. Du lever au coucher, par des exercices physiques et intellectuels, établis suivant un programme minutieux, on s'applique à leur inculquer les principes qu'ensuite elles auront à mettre en œuvre lorsqu'elles iront dans

les camps de jeunes travailleuses et où, à leur tour, elles commanderont. On cherche en même temps à discerner celles qui possèdent les qualités d'autorité, de sang-froid, de dévouement qu'on exigera de ces jeunes chefs. Sur soixante-dix élèves, on en retient ordinairement 25 à 30 pour devenir monitrices, de temps en temps une se révèle de si bonne classe qu'elle pourra sortir « chef de camp ».

Pendant ces 21 jours, un grand effort est fait pour donner à ces jeunes filles le sens des responsabilités qui les attendent. On ne se borne pas à leur inculquer des recettes pour se faire obéir et pour bien mener leurs équipières de demain; on veut que leur travail s'intègre dans une vue d'ensemble, qu'il participe lucidement à la tâche de récréation française. Et c'est pourquoi, chaque jour, un d'entre nous vient leur parler (ici encore suivant un programme très étudié), de diverses questions dont elles auront à envisager, dans le concret, les solutions. L'un leur explique les éléments d'une philosophie de la personne; un autre les instruit des rudiments de la question sociale; Jacques Madaule les met en garde contre les erreurs de la politique partisane et il m'est dévolu de leur parler de la France, de ses traditions, de la communauté vivante qu'il s'agit de ressusciter parmi nous.

On ne tombe pas évidemment dans l'illusion de croire qu'en trois semaines on puisse pousser très loin cette éducation, ni garantir une sélection exempte d'erreurs. Mais, pour l'instant, il faut aller vite et la tâche urgente est de fournir des cadres. Plus tard, une école de plus longue durée, des stages nombreux, permettront des résultats plus solides. Mais, dès maintenant, ce qui a été fait est bien mieux qu'une promesse. Je songe à ces deux jeunes filles de 25 ans, l'une ancienne « script-girl » de cinéma, l'autre agrégative de lettres, qui, sorties de Champrosay et de Boussy, sont maintenant chefs de centres, dirigeant l'une 150 et l'autre 170 adolescentes ! Ce sérieux, cette volonté de servir, ce sens de l'avenir à faire naître de nos ruines, on les trouve chez un très grand nombre de ces élèves des sessions. Ce ne sont pas des mots, ce ne sont pas des

thèmes à discours. A voir de près toutes ces jeunes forces prêtes à s'employer, on se dit qu'il y a encore pour la France de grandes chances, d'immenses réserves pour construire un demain meilleur.

Dans quel sens me paraît-il souhaitable que progresse cette œuvre, que je crois féconde ? Un double effort doit être accompli, l'un par l'Etat français, l'autre par la jeunesse elle-même.

Jusqu'à présent, tout ce qui dépend du Secrétariat Général de la Jeunesse, relève de l'improvisation : il va de soi, puisque rien n'existait, en France, dans ce domaine et qu'il fallait partir de zéro. Il en est résulté que, comme tout organisme neuf, « la Jeunesse » a voulu tout faire par soi et dans une sorte d'orgueilleuse solitude. On est en train de revenir sur certaines erreurs commises ainsi et déjà l'on a établi, sur le plan technique, des collaborations qui donnent de très heureux effets. Il est, en principe souhaitable que les jeunes restent entre jeunes ; mais de là à admettre qu'ils sont omniscients, il y a un fossé. Tout ce bel ensemble de la Jeunesse doit peu à peu trouver à s'intégrer dans le cadre ancien de la France, Apporter un sang plus frais à un organisme vieilli, mais ne pas refuser de bénéficier de l'expérience là où elle peut lui être utile.

Mais, d'autre part, il ne faut pas que les anciens organismes de l'Etat français considèrent cette fougueuse « Jeunesse » comme un poulain qu'on laisse divaguer dans les pâtures sans qu'on lui accorde d'importance. Il faut bien comprendre que cette formation dans le Centre de moniteurs et de monitrices, le passage chez les Compagnons de France et dans les Chantiers, cela représente une pièce maîtresse dans la reconstruction spirituelle du pays. En particulier, il est absolument indispensable que la cloison étanche qui existe entre « l'instruction publique » et « la jeunesse » soit brisée. Jusqu'à présent (je parle pour la zone occupée) on n'a encore tenté aucun effort pour faire comprendre aux membres de l'enseignement que cette expérience poursuivie parallèlement à leur pédagogie est d'une grande importance. Dans ce contact qui s'établit pendant la session, dans les

centres, dans les camps, tient une des plus belles chances que nous ayons de refaire la communauté française. Il est indispensable que tous les futurs fonctionnaires, que tous les étudiants et étudiantes aient fait l'expérience d'une de ces sessions; il est souhaitable que toute la jeunesse de France y passe. Même pour ceux et celles qui ne sortent pas de la session investis du commandement l'expérience est enrichissante : j'en ai entendu souvent le témoignage; c'est par là qu'on pourra briser cet égoïsme, — d'individu et de classe, — qui a fait tant de mal au pays.

Il ne s'agit là encore que de modalité à trouver, d'accords à établir. Il faut voir plus profond. De l'expérience que j'ai acquise au cours de ces visites dans les sessions de monitrices, je tire cette conclusion que la jeunesse française, dans son ensemble, a un très grand désir de certitudes. Il ne suffit pas de bien édifier les divers organismes où les jeunes trouveront à se caser; il faut absolument proposer à notre jeunesse une doctrine, à la fois satisfaisante pour l'esprit, exaltante pour le cœur. Il n'est pas une seule session où je n'aie entendu poser des questions qui se ramenaient à celle-ci : « Vers quoi allons-nous ? » Rien ne serait plus absurde et plus maladroit que de demander à la jeunesse française de devenir un simple décalque de telle ou telle autre. Beaucoup de jeunes, — ordinairement les meilleurs, — appartenaient avant la guerre à des organismes qui avaient leurs méthodes, leur esprit, leur tonalité propres; ils ne veulent pas y renoncer et s'ils se rendent parfaitement compte de la nécessité où l'on est de créer une unité nationale puissante, ils ne veulent à aucun prix que cela se fasse au détriment des différences légitimes, dans une uniformisation grégaire.

Voilà un des points où il me paraît urgent que ceux qui mènent la jeunesse française prennent une position des plus nettes et qu'ils proposent des principes tout à fait explicites. Une autre observation que j'ai été amené à faire est que, dans son ensemble, la jeunesse a beaucoup plus de volonté révolutionnaire qu'on ne le croit. Le message, admirable, prononcé à la radio, le 11 octobre 1940, par le Maréchal

Pétain, cette esquisse d'une France renouvelée, hiérarchisée en fonction du seul travail, où l'injustice sociale serait brisée, a eu un profond retentissement. Prologue à une véritable révolution, ce message a correspondu à l'attente de milliers de jeunes Français et de jeunes Françaises pour qui les mots « Révolution Nationale » ne sont pas que des mots, mais qui les veulent voir inscrire dans les institutions par des actes.

Si l'on veut que la jeunesse française trouve sa pleine efficacité et réalise sa totale unité, il est absolument indispensable que cet effort doctrinal soit accompli. Il faut lui donner la certitude que c'est à une construction parfaitement consciente qu'on la convie à associer ses efforts.

Que d'abord les jeunes Français retrouvent le sens des disciplines consenties; le refus de la caporalisation est une saine réaction, mais à condition de ne pas ouvrir la voie à l'anarchie intellectuelle. Les mouvements de jeunes, depuis 1918 jusqu'à 1939, ont été beaucoup trop morcelés, perdus et rendus inefficaces par l'absurde désir de chacun de se sentir « non semblable ». Et encore ces mouvements ne représentaient-ils qu'une faible partie de la jeunesse, la majorité répugnant à tout effort d'ensemble. Ce désir d'ordre et de discipline est un de ceux qui apparaissent le plus clairement parmi les jeunes qu'on veut observer aujourd'hui; la cruelle leçon de l'an passé a porté ses fruits. Encore faut-il que chacun comprenne bien que l'ordre, la discipline, ne sont pas seulement de ces entités qu'on respecte d'un peu loin, mais que ce sont des exigences très précieuses, qu'il faut d'abord s'imposer à soi-même. On ne refera pas la France si les jeunes Français ne soumettent pas à la volonté de servir, leur volonté personnelle et si chacun, dans sa sphère, si petite soit-elle, ne s'accoutume à prendre ses pleines responsabilités.

Que les jeunes Français s'appliquent à rompre non seulement leur égoïsme personnel, mais leur égoïsme social, leur égoïsme de classe. Aujourd'hui, autant et plus encore qu'hier, le problème social se pose de façon aiguë en France, et les jeunes qui nous suivent auront à lui

trouver des solutions. L'époque de malheur que nous traversons offre beaucoup trop le spectacle de ces injustices que crée l'argent ; si nous voulons que la France sorte intacte de cette épreuve, il faut à tout prix éviter que le problème social se manifeste en antagonismes sanglants. Dans ces nouveaux organismes de jeunesse, j'ai dit que le contact social s'établissait dans des conditions qui me paraissent remarquables. Il faut que les jeunes toutefois se rendent bien compte qu'ils ont là une occasion unique de sortir de leurs égoïsmes et de leurs routines, de réaliser des amitiés qui, multipliées, peuvent modifier radicalement les rapports des classes entre elles. Dans un centre de Saint-Denis, une des dirigeantes m'a cité ce mot admirable, dit par une petite chômeuse de 17 ans, après un séjour de six mois au centre : « C'est la première fois de ma vie que je sens qu'on m'aime pour moi ». Cette expérience-là, croit-on qu'elle aura été inutile ?

Créer, recréer plutôt la communauté française, telle est la tâche qui attend la jeunesse de demain. Cela ne se fera pas sans beaucoup de dévouement, sans beaucoup d'amour. Mais qu'on prenne garde à ce virus qui a le plus sûrement détruit cette communauté : le virus partisan. A mesure que coulent les semaines qui nous éloignent de ces temps douloureux où les Français ont découvert la fraternité nécessaire dans le plus extrême malheur, on voit sournoisement reparaitre les vieilles rancunes, les mots d'ordre fatigués et les affirmations toutes faites des doctrines partisans. Si cela doit renaitre, la jeunesse de demain se dissoudra comme s'est dissoute celle d'hier. Il faut que les jeunes Français, tout en sauvegardant ce qu'il y a de légitime dans leurs différences, s'abstiennent de ce qui peut rompre l'unité d'effort ; il faut que la rivalité ne soit qu'une émulation en vue du bien commun.

Enfin, tout cela supposé, il faut que les jeunes qui veulent vraiment être efficaces, comprennent bien qu'à la racine de tout effort, il y a d'abord un effort d'approfondissement personnel. Un grand mystique français du XVII^e siècle, le P. Lallemant, répétait que l'action ne doit venir qu'après

une longue méditation et n'être que l'expression même de cette méditation. On ne demande pas à nos jeunes de s'engloutir dans l'analyse de soi ; mais que leur volonté d'action n'oublie pas que le premier terrain où il faut agir est sa propre conscience, que la première des révolutions est celle, difficile à accomplir et sans cesse à refaire, qu'on accomplit contre soi.

Mon cher Père, tout cela n'a rien de très neuf, sans doute et ce sont de bien vieux principes. Mais sous des apparences nouvelles, que demande-t-on à la jeunesse, sinon de retrouver en soi, véritablement vivantes, ces très anciennes traditions qui furent les étais de la France ? Puisse l'expérience amère que nous avons acquise de nos efforts et de nos échecs, permettre à nos cadets une œuvre plus féconde ! C'est là où vous travaillez si bien, votre équipe et vous (quels substantiels billets nous donne le P. Forestier) et que vous rejoint la respectueuse amitié de

DANIEL-ROPS

CHRONIQUES

TÉMOIGNAGE SUR LA SITUATION ACTUELLE EN FRANCE ¹

Jacques Maritain, préfaçant ce livre, en souligne le sens et les qualités : « La loyauté absolue, le souci de justice et d'équité, la profonde foi religieuse qui animent ces pages, comme d'autre part leur caractère minutieusement concret et descriptif, ... forceront, j'en suis sûr, l'attention du lecteur de bonne foi » (p. 10)

C'est comme tel en effet que le livre nous intéresse. L'Auteur ne prend pas la position de l'historien ou du philosophe, mais celle du « témoin ». Témoin de la débâcle de la France, témoin de sa réorganisation.

Dans la première partie, il s'agit de faits qui sont déjà classés. Sans aigreur, l'auteur en retrace la ligne et distingue les responsables immédiats : bourgeois, industriels, militaires et gouvernants. Ces derniers prennent la plus lourde charge. Les griefs sont précis. « Le système de formation militaire était vicié à la base » : désorganisation du service, mauvais recrutement des officiers, défaillances de l'Etat-Major ; mais aussi faillite du plan général de la guerre : la tactique défensive. L'objectivité du témoignage et la détresse du témoin gagnent le respect du lecteur.

La deuxième partie porte sur des faits plus récents, ceux de la situation actuelle en France et des essais de réorganisation dans la double zone. Manquant de recul et peut-être, à titre de dirigeant de l'Action Catholique, étant lui-même trop engagé dans la mêlée, le « témoin » peut moins facilement juger. Nous, de l'Amérique, sommes évidem-

(1) *Témoignage sur la situation actuelle en France* par un dirigeant français d'Action Catholique. Préface de Jacques Maritain. Editions de l'Arbre, Montréal, 1942.

ment coupés de cette action, mais ses opinions nous semblent hâtives; leur expression elle-même devient ici moins nette. Certains discuteront les pages sévères sur la politique de Vichy et sur la constitution même du gouvernement. Ces réserves n'engagent nullement la sincérité, voire la véracité de son témoignage. Le livre demeure chargé de foi, d'expérience et d'émotion.

Nous avons été particulièrement consolés de retrouver à l'œuvre du «renouveau» la jeunesse française et encore la jeunesse de l'Action Catholique. Malgré la faim et le froid, malgré les consignes et toutes les vexations qui, en zone occupée, ont vu les nazis «fermer leurs locaux, punir sévèrement leurs manifestations clandestines, empoisonner nombre de leurs militants», la J. O. C. et les groupes d'A. C. tiennent le coup et donnent «le ton». C'est la ferme espérance qu'exprime l'auteur en concluant: «Les hommes qui ont milité dans le sein de l'A. C. et tous ceux plus nombreux encore qu'animait l'esprit du renouveau religieux français, continueront à donner le ton à la France nouvelle».

PIERRE BOURGET

UN ANCIEN CONTAIT...¹ par *Damase Potvin*

Voici que Damase Potvin, ce chanteur infatigable de la région du Saguenay, nous apporte dans "Un ancien contait..." le récit de la colonisation de la Baie des Ha! Ha! On trouve dans les premières pages, un peu trop d'éparpillement. L'"Ancien" parle un peu de tout, à bâtons rompus. Des thèmes, devenus classiques dans notre littérature du terroir comme la cueillette des bluets, le feu de forêt, l'essouchage, la prière du soir sont repris sans originalité. Mais à partir du chapitre septième, commence un récit sobre et direct, puissant comme la passion tenace des vieux pour la terre.

"Un ancien contait..." est un roman inégal, mais qui ne manque certes pas de mérite.

JEAN RACETTE

(1) Editions Bernard Valiquette.

LA BIENHEUREUSE ANNA-MARIA TAIGI¹

Cet ouvrage, d'une haute valeur morale, nous fait suivre pas à pas la vie spirituelle autant que temporelle de la bienheureuse Anna-Maria Taïgi, dont l'esprit de foi et de sacrifice peut servir d'exemple à toutes les épouses chrétiennes.

Touchée de la grâce, cette sainte femme n'a cessé de faire preuve des plus belles vertus familiales. Tout en suivant la route illuminée à laquelle elle se voyait destinée, Anna-Maria a continué de remplir ses devoirs d'épouse et de mère, ce qui ne l'a pas empêchée de revêtir l'habit du Tiers-Ordre et de se considérer comme religieuse en menant la vie austère de l'Ordre des Trinitaires.

Ce n'est donc pas une élue ordinaire que le bienheureuse Taïgi. La divine Providence se sert d'elle pour faire connaître sa volonté aux hommes : jusqu'à la Papauté qui trouve en elle un écho des desseins du ciel.

Son désir de perfection est immense. Anna-Maria peut être proposée comme modèle aux femmes de notre temps. Quel exemple que cette « femme forte » portant la pauvreté comme une reine, gagnant de ses propres mains la nourriture de toute la famille et refusant de quitter l'humble condition où la Providence l'a placée !

Si nous cherchons la raison de cette vénération universelle qui couronne aujourd'hui la figure d'Anna, nous nous rendons bien vite à l'évidence que la maternité a nimbé son front d'une auréole, et sa gloire la plus pure est sa qualité de mère. Il s'agit sans aucun doute d'une sainteté tout à fait spéciale dont la beauté naît et s'épanouit avec les pures et saintes affections du foyer. Sainte dans la famille et par la famille, sainte par son époux et par ses enfants, sainte sans renoncer aux devoirs du mariage et de la maternité, sainte au milieu des angoisses et des joies de sa maison, des caresses et des soucis de ses enfants...

Anna-Maria Taïgi : l'amour maternel transfiguré par l'esprit de foi, réplique sans prétention de la Vierge Déipare !

Z.-G. VALIQUETTE

(1) Editions Bernard Valiquette, Montréal, 1942.

JE VAIS ETRE MERE par le Docteur Jacques Fortier

Editions Bernard Valiquette, Montréal.

Le sujet de ce livre porte sur la grossesse, l'accouchement, le nourrisson, enfin comme l'auteur ajoute, et caetera, et caetera.

C'est un livre épais, 320 pages, compilation de chapitres, recueil d'observations, accumulation de détails, amoncellement de notes, pléthore. Et pour cela le manuel manque son but.

Il s'adresse aux mamans du futur plus qu'aux futures mamans, et il est de nature à satisfaire moins la curiosité intellectuelle de ces dernières qu'à troubler leurs imaginations. Car quelles sont celles qui possèdent actuellement une culture scientifique suffisante pour assimiler une pareille somme de notions et de termes techniques ?

"Il rendra service aux médecins et aux gardes-malades". Tel est l'avis que le Dr Albert Lesage émet dans une préface qui est plutôt un avertissement au lecteur, une mise au point du livre et de sa portée réelle.

Que vient faire, par exemple, le chapitre consacré à la stérilité dans "Je vais être mère", et, dans un ouvrage destiné aux femmes enceintes, cet autre chapitre sur la méthode d'Ogino-Knaus ?

Cependant, "ce livre va certainement combler une lacune importante dans notre milieu, à cause de la guerre, qui nous prive de tous rapports avec les éditeurs français". (Dr Albert Lesage).

Le Père C. Chaput, s. j., a censuré le volume au point de vue de la morale catholique. A ne pas mettre toutefois entre toutes les mains.

JACQUELINE MABIT

Tous droits réservés.

L'Arbre

Le dernier livre de

GEORGES BERNANOS

Un livre comme il n'en a pas été publié depuis
Les grands cimetières sous la lune.

**LETTRE
AUX ANGLAIS**

Un livre qui promet de dépasser les plus grands
succès de librairie.

Prix : \$ 2.00; par la poste : \$ 2.15.

THOMAS KERNAN

HORLOGE DE PARIS HEURE DE BERLIN

M. Thomas Kernan a écrit spécialement pour cette édition française de son livre **France On Berlin Time**, qui fut un des **best sellers** de l'année aux Etats-Unis, des chapitres inédits qui tiennent compte des derniers développements internationaux.

On voudra lire ce livre qui montre le sort fait à la France par les nazis depuis l'Armistice.

Parmi les livres publiés sur la France depuis la défaite, **Horloge de Paris, Heure de Berlin** mérite une mention à part. A plusieurs titres, ce livre servira à l'historien et à tous ceux qui voudront comprendre quelque chose à notre époque troublée.

M. Kernan, qui est un Américain mais qui vivait à Paris depuis des années, qui y faisait des affaires pour le compte d'une maison des Etats-Unis, **qui y est resté un an après l'invasion**, avait vu se préparer la défaite et a pu assister à la spoliation de l'économie française. Le fait qu'il était étranger et ne participa à aucune des querelles qui divisaient les Français avant la guerre, donne à son témoignage une valeur d'impartialité incontestable.

Vous ne pouvez croire que vous avez tout lu sur la France avant de connaître Horloge de Paris, Heure de Berlin.

Un document sur le comportement du peuple français en face de l'envahisseur. Des révélations sur les méthodes nazies d'occupation constatées sur les lieux par un témoin impartial.

Prix: \$1.50; par la poste: \$1.60
Edition numérotée sur vergé: \$2.00

LES ÉDITIONS DE L'ARBRE

340, ave. Kensington, Westmount, Montréal

L'Arbre

ANDRE DAVID

Message à de jeunes Anglaises

Nul ne lira sans une intense émotion le nouveau livre de l'auteur de *La Retraite aux Hommes chez les Dominicains* et de *Mon Père, Réponds-moi*. M. ANDRE DAVID s'est fait un point d'honneur de ne rien publier depuis son arrivée aux Etats-Unis, avant d'avoir rendu hommage à l'héroïsme du peuple anglais.

Son *Message à de Jeunes Anglaises*, dédié à sa sœur et à ses nièces, est une longue lettre intime, débordante de tendresse, d'admiration et de douleur, destinée en même temps à tous ceux et toutes celles qui, sous les bombardements des Iles Britanniques, partageront et partageront encore les mêmes misères. Il prend un accent d'autant plus poignant qu'il est conçu par un écrivain français étroitement mêlé aux mouvements catholiques de gauche des dernières années. M. ANDRE DAVID était en effet, à Paris, le Directeur de la *Collection Catholique* des Editions Gallimard et le Fondateur-Directeur des *Conférences des Ambassadeurs*, à la tribune desquelles les orateurs les plus illustres de notre époque venaient exprimer librement leurs opinions.

Oeuvre chrétienne de la plus haute inspiration, ce *Message à de Jeunes Anglaises* relève le défi des Forces du Mal qui ne sauraient avoir de prise sur l'âme éternelle et sa déchirante sensibilité est plus féconde que toutes les polémiques et toutes les violences.

Prix : \$ 1.25; par la poste : \$ 1.35.
Edition numérotée sur Byronic : \$ 2.00.
sur Japon : \$ 3.00.

ARNOLD RAESTAD

Ancien ministre des Affaires Etrangères de Norvège.

Un monde appauvri mais plus sage

Prix : \$ 1.25; par la poste : \$ 1.35.

L'Arbre

ADOLPHE NANTEL

La terre du huitième

roman paysan

M. Adolphe Nantel, qui a vécu de longues années dans la forêt canadienne avant de se consacrer à la littérature et dont le premier livre **A la hache** obtint le prix David en 1933, publie après 9 ans un autre récit de la terre dont l'action se déroule dans les Laurentides. L'auteur de **La Terre du huitième** parle des gens qu'il a vus, décrit un pays et des mœurs qu'il a longuement étudiés dans une œuvre pleine de fraîcheur et de joie. Les personnages sont vivants et dès les premières pages l'atmosphère vous charme. **La Terre du huitième** est une œuvre dans la grande tradition régionaliste canadienne-française.

Prix : \$ 1.00; par la poste : \$ 1.10
Edition numérotée sur Byronic : \$ 2.00.

ALBERT BROSSARD, S. J.

Joies et tristesses de la maison

Un livre que tous les fiancés, tous les jeunes époux doivent lire.

Prix : \$ 0.60; par la poste : \$ 0.65.

HOMMAGE
du
SECRETARIAT
de la
PROVINCE

Jean Bruchési
sous-ministre

Hector Perrier
ministre

L'Arbre

UN DIRIGEANT FRANÇAIS D'ACTION CATHOLIQUE

Témoignage sur la situation actuelle en France

Préface de

JACQUES MARITAIN

"Témoignage sur la situation actuelle en France", n'est pas un essai écrit à l'extérieur sur ce qui se passe en France depuis l'armistice, c'est un document palpitant d'intérêt, tout vibrant de foi, écrit dans les conditions les plus difficiles, sous la menace de l'emprisonnement et peut-être même de la mort, par un témoin qui veut être impartial.

Ce manuscrit, rédigé par un dirigeant français d'action catholique et envoyé aux Etats-Unis clandestinement, nous apprend ce qui se passe réellement en France.

M. Jacques Maritain et le R. P. Ducattillon se sont portés garants de l'authenticité de cet ouvrage.

Dans sa préface, M. Maritain explique dans quelles circonstances ce manuscrit lui est parvenu.

Se volume de la collection **Problèmes actuels** : \$ 0.75



LES ÉDITIONS DE L'ARBRE

340, ave. Kensington, Westmount, Montréal

Parus :

GEORGES BERNANOS
Lettre aux Anglais

ANDRE DAVID
Message à de jeunes Anglaises

THOMAS KERNAN
Horloge de Paris
Heure de Berlin

R. P. ALBERT BROSSARD
Joies et tristesses
de la maison

Paraitront en juin :

ARNOLD RAESTAD
Un monde appauvri
mais plus sage

JEAN BRUCHESI
De Ville-Marie à Montréal